

**COLLAZIONE DELLE VARIANTI
NELLE EDIZIONI DELLA *HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE*
PUBBLICATE SOTTO LA SUPERVISIONE DELL'AUTORE**

Alberto Scigliano

Il presente lavoro si offre come una prima e generale ricognizione delle tre principali edizioni a stampa dell'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge* pubblicate sotto la supervisione dell'Autore.

Com'è noto la prima edizione ebbe una storia complessa: i primi tre tomi vennero infatti pubblicati da Heinrich Gessner a Zurigo nel 1807 e quindi ristampati a Parigi da Henri Nicolle nel 1809, che si incaricò poi della continuazione della stampa fino all'ottavo volume, per poi passare sotto i torchi di Treuttel et Würtz, sempre a Parigi. Sinteticamente la storia editoriale della prima edizione può essere così rappresentata: 1809 t.1-t.8; 1815 t.9-t.11; 1818 t.12-t.16. Nello stesso anno 1818 gli editori Treuttel et Würtz procurarono anche una seconda ristampa di tutti i sedici volumi, a cui Sismondi si limitò, oltre a qualche ritocco formale, ad aggiungere il *Post-scriptum* che segue l'*Introduction* del primo volume, rimasto invariato anche nelle edizioni successive.

Sismondi ritenne opportuno ampliare l'opera nel 1826; la seconda edizione «revue et corrigée» fu infatti edita sempre presso Treuttel et Würtz in 8° e considerata quasi un'edizione di pregio. Proprio questa seconda edizione fu più volte ristampata senza permesso da altri editori, come ad esempio d'August Wahlen et C. nello stesso anno, il 1826, e ancora fra il 1838 e il 1839 presso la Société Typographique Belge, entrambe con sede a Bruxelles, tuttavia alcune edizioni non autorizzate si trovano anche a Ginevra.

L'ultima edizione, del 1840, venne infine pubblicata in 10 tomi sempre presso Treuttel et Würtz ma in collaborazione con Furne et C. libraire-éditeurs, a Parigi: è l'unica edizione corredata da fonti iconografiche.

Per quanto concerne una comparazione di ordine generale, fra la prima e la seconda edizione vi sono varianti minori ma continue, segnatamente nell'uso delle minuscole e maiuscole (es.: **ed.1** *église, saint-siège, le pape ecc.; **ed.2** *Église, Saint-Siège, le Pape); nella grafia di alcuni demonimi (es.: **ed.1** *milanois, bolognois, François; **ed.2** *milanais, bolognais, français); nell'accentazione o grafia di alcuni nomi propri di persona (es.: **ed.1** *Jean Galeaz, Barthelemy; **ed.2** * Jean Galéaz, Barthélemi); nella punteggiatura, con la sostituzione dei due punti con il punto e virgola, nell'accentazione di alcune parole che presentano differenze fra le edizioni e con la norma ortografica francese attuale (esempio lampante è Gênes che viene spesso scritta come *Génes e, a volte, come *Gènes, ma anche Médicis che viene a volte riportato senza accentazione).

La terza edizione è praticamente pedissequa alla seconda, fatta esclusione per alcune diverse grafie (**ed.2** *connoitre, passoient, inspiroit **ed.3** *connaitre, passoient, inspirait; **ed.2** *seizème siècle, **ed.3** *XVI^e siècle). Si tratta a conti fatti d'una riproposizione pedissequa della seconda (in effetti Sismondi morirà due anni dopo, nel 1842, quindi è verosimile pensare non abbia avuto tempo o volontà di

riscrivere nuovamente l'opera) ed eccezion fatta per qualche refuso o cambio di grafia non presenta varianti significative.

Bisogna sottolineare inoltre che molte variazioni possono essere più o meno evidenti o rilevanti a seconda dell'interesse prioritario che muove chi si avvicina al testo.

Proprio su questo ultimo punto, si è ritenuto di segnalare i cambiamenti a nostro avviso più notabili, omettendone altri di natura stilistica o, ancora, le ridondanze o le aggiunte di parole o frasi che non apportano valore significativo al senso generale del concetto espresso. In un certo senso, è con l'occhio dello storico, piuttosto che del filologo o del linguista, che è stata compiuta questa collazione.

ED 1	ED 2	ED 3
INTRODUCTION	INTRODUCTION	INTRODUCTION
<p>p. i : mais que le gouvernement enlève ou garantit aux hommes qui lui sont soumis l'héritage de l'espèce humaine.</p> <p>p. ii : l'ignorance, la nullité des Romains d'Honorius.</p> <p>p. iv : (1) un savant florentin, M. Micali, s'occupe aujourd'hui d'écrire l'histoire des peuples qui habitoient l'Italie avant les Romains.</p> <p>p. vi : plus elle sent peut-être le besoin de réunir ce qui lui reste de forces dans une main robuste, pour résister à des nouveaux malheurs.</p> <p>p. vii : ne pouvoient être obéis que par de vils troupeaux d'esclaves.</p> <p>p. ix : on nourrit avec raison la jeunesse de l'étude ce peuple</p> <p>p. ix : Autant qu'on peut s'attacher à l'histoire rebutante d'un gouvernement despotique dans sa décadence, on suit jusqu'à sa fin celle de l'empire d'Occident.</p> <p>p. x : Ces deux périodes, également éclairées pour l'Italie, sont séparées par le moyen âge.</p> <p>p. x-xi : Cette histoire doit se terminer en 1530, à la prise de Florence par l'armée que l'empereur et le pape avoient formé de concert pour détruire</p>	<p>p. v : tandis que le gouvernement conserve ou anéantit dans les hommes qui lui sont soumis, les qualité qui formoient d'abord l'héritage de l'espèce humaine.</p> <p>p. ii : l'ignorance des Romains d'Honorius.</p> <p>p. viij : (1) un savant florentin, M. Micali, a publié, depuis la première édition de cet ouvrage, l'histoire des peuples qui habitoient l'Italie avant les Romains.</p> <p>p. x : plus d'autre part elle sent le besoin de confier ce qui lui reste de force à une main vigoureuse, pour résister à des nouveaux malheurs.</p> <p>p. xi : ne purent maintenir leur pouvoir que sur des vils troupeaux d'esclaves.</p> <p>p. xij : on encourage les jeunes gens à étudier de bonne heure ce peuple</p> <p>p. xij : On ne s'attache qu'avec peine à l'histoire rebutante d'un gouvernement despotique dans sa décadence: cependant on suit jusqu'à sa fin celle de l'empire d'Occident, à cause de vieux souvenirs qu'il réveille.</p> <p>p. xij-xiv : Ces deux périodes, à l'égard desquelles la curiosité est satisfaite, sont séparées par le moyen âge.</p>	<p>pp.: i-xxxi: <i>Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Sismondi</i> [senza autore]</p> <p>pp. 2-11: <i>Introduction = Introduction ed. 2</i></p>

<p>cette dernière des républiques du moyen âge, et élever sur ses ruines la dynastie des ducs de Medicis (1). Vers la même époque, les trois républiques italiennes qui ont prolongé leur existence au-delà du moyen âge, changèrent absolument leur constitution, en sorte qu'on vit alors finir la liberté pour l'Italie ; et depuis que cette flamme sacrée se fut éteinte, le sort de cette contrée, tour-à-tour la proie de voisin ambitieux et perfide, n'excite plus qu'une pénible pitié.</p> <p>p. xiii : et peut en effet présenter une bibliothèque de chroniques et d'écrits nationaux.</p> <p>p. xiii : on y a vu se déployer des passions plus vives, des talents plus vastes, plus des vertus, de courage et de vraie grandeur.</p> <p>p. xv : fussent-ils demeurés infructueux (1). // (1) Plus un sujet historique est compliqué, plus il faut de travail pour rassembler les matériaux qui lui appartient. Chaque Etat a son histoire et ses documens séparés ; chacun demande une étude particulière. Au bas de pages, j'ai cité les livres et les titres auxquels j'ai eu recours, et els autorités sur lesquelles je m'appuie. Il n'étoit pas facile de les rassembler : pour le faire, j'ai séjourné cinq ans en Toscane, patrie de mes ancêtres ; trois fois, depuis, j'ai parcouru l'Italie presque'entière, et j'ai reconnu tous les lieux qui furent le théâtre de quelque grand événement. J'ai travaillé dans presque toutes les grandes bibliothèques ; j'ai visité les archives de plusieurs villes et de plusieurs</p>	<p>p. xvj : chacune aussi possède un nombre vraiment surprenant de chartes, de chroniques et d'historiens qui lui sont propres.</p> <p>p. xvj : on y a vu se déployer des passions plus vives, des talents plus distingués, plus de vertus, de courage et de vraie grandeur.</p> <p>p. xvj : fussent-ils demeurés infructueux.</p>	
---	--	--

couvents. L'histoire de l'Italie est intimément liée avec celle de l'Allemagne ; j'ai fait aussi le tour de cette dernière contrée, pour y rechercher les monumens historiques : enfin, je me suis procuré, à tout prix, les livres qui répandent quelque lumière sur les tems et les peuples que j'ai entrepris de faire connoître. Il doit m'être permis de parler de tout le travail que j'ai fait, si je puis ainsi engager le lecteur à m'accorder sa confiance.

pp. xv-xvi : Nous diviserons en deux portions presque égales la période de près de onze siècles, qui sépare l'histoire de l'empire d'occident d'avec le règne de Charles-Quint; les six premiers siècles ont précédé et préparé la naissance de nos républiques; les cinq derniers comprennent toute la durée de leur existence. Nous ne traiterons que sommairement la première de ces périodes, et les six premiers chapitres de cet ouvrage seront consacrés, comme une espèce d'introduction, à donner quelques connoissance de ces temps qui couvrent de leur obscurité la renaissance des vertus publiques au sein de la barbarie, et les développemens du caractère national. Au septième chapitre seulement nous entrerons plus précisément dans notre histoire ; et depuis la paix de Worms entre l'église et l'empire, en 1122, nous suivrons nos nouvelles républiques dans leurs efforts pour affermir leur indépendence [*sic*], et dans la guerre de la liberté qu'elles soutinrent contre Frédéric Barberousse, jusqu'au temps où, l'une après l'autre, elles succombèrent à la force ou à la

pp. xvij-xix : Quoique l'histoire de la liberté italienne soit notre but le plus immédiat, nous nous proposons cependant de réunir dans cette ouvrage tout ce qu'il vraiment essentiel de connoître sur le sorte de l'Italie dès l'époque de la chute de l'empire d'Occident jusqu'à nos jours: seulement nous traiterons dans des portions très différens les temps de lumière et ceux de ténèbres, l'époque qu'illustrèrent les vertus et les talents, et celles que dégradèrent la mollesse et les vices. Les six premiers Chapitres de cet ouvrage seront consacrés à donner quelques connoissance de ces temps qui couvrent de leur obscurité la renaissance des vertus publiques au sein de la barbarie, et les développemens du caractère national. C'est un période de plus de six siècles qui s'est écoulée depuis la disposition d'Augustule jusqu'à la paix de Worms entre l'Eglise et l'Empire en 1122. Au septième Chapitre seulement nous entrerons plus précisément dans notre histoire ; nous suivrons nos nouvelles républiques dans leurs efforts pour

<p>trahison, et furent toutes asservies.</p>	<p>affermir leur indépendance, durant la guerre de liberté qu'elles soutinrent contre Frédéric Barberousse. Nous les étudierons dans leurs révolutions, dans leurs luttes avec les principautés absolues qui s'élevèrent à côté d'elles, dans leurs exploits et leurs malheurs, jusqu'à elles succombèrent l'une après l'autre à la force ou à la trahison, et furent toutes asservies. Ce quinze Chapitres nous suffiront à peine pour comprendre les événements de ces quatre siècles de vie et d'activité.</p> <p>Le 24 mars 1530, Charles-Quint fut couronné à Bologne ; et le 8 août de la même année Florence ouvrit ses portes à l'armée de cet empereur, qui abrogea sa constitution. Dés-alors l'Italie cessa d'être indépendante : ses peuples n'exercent plus d'influence sur le reste de l'Europe, et n'eurent plus de part à leur propre gouvernement. Renonçant aux vertus publiques qui leur étoient interdites, ils perdirent successivement l'énergie du caractère qui les avait long-temps distingués, l'activité ingénieuse qui les avait enrichis par les manufactures et le commerce, l'aptitude aux sciences qui les avait illustrés par les découvertes, enfin le gout délicat des arts, suivant à leurs autres facultés avait après elles paré quelques temps encore leur misère. Nos six derniers Chapitres, qui comprennent l'histoire des trois siècles, tracent la triste tableau de cette décadence, inévitable effet de l'esclavage de l'Italie.</p> <p>pp.: xx- xxx :POST-SCRIPTUM En terminant ce long ouvrage, je crois devoir ajouter quelques réflexions à l'Introduction qu'on vient de lire, et qui avoit été publiée de son</p>	<p>pp.: 12-19 : POST-SCRIPTUM</p>
--	--	-----------------------------------

commencement. Il y a vingt-deux ans que j'entrepris mes recherches sur l'histoire des Républiques italiennes du moyen âge ; elles datent de l'année 1796. Elles n'avoient alors pour but que les constitutions de villes libres, et l'effet de leurs révolutions sur les lois qui les régissoient. Je les ai continuées avec constance jusqu'à la fin de ma tâche. Mais j'ai bientôt senti que, pour comprendre l'organisation des peuples libres, il falloit les voir agir, plutôt qu'étudier leur législation. Mes recherches sur les constitutions des Républiques italiennes se changèrent en une histoire, et j'en ai publié successivement les diverses parties jusqu'à ce jour. (1) // (1) Les deux premiers volumes parurent à Zurich en 1807, les tomes 3 et 4, aussi à Zurich en 1808 ; les tomes 5 à 8, à Paris, en 1809, avec une seconde édition des quatre premiers ; les tomes 9 à 11, en juin 1815, les tomes 12 à 16, en janvier 1818. Mes autres ouvrages sur l'Agriculture de Toscane, la Richesse commerciale, et la Littérature du Midi, ne sont en quelque sorte que de corollaires de l'histoire d'Italie.

Les vingt-deux ans que j'ai consacrés à la composition de cet ouvrage, forment une période pendant laquelle l'Europe a subi les plus violentes révolutions. Constamment tourmentée par la grande lutte qu'avoient excitée en elle le désir de la liberté des peuples, et la résistance des princes, elle a vu toutes ses institutions détruites à plusieurs reprises, et les diverse doctrines politiques tout à tour proclamées et proscrites. Il doit m'être permis de remarquer avec quelque orgueil, que,

pendant ces convulsions mêmes, je n'ai suivi qu'une seule direction, je n'ai tenu qu'un seul langage, et que les principes politiques que j'ai professés dans le premier volume, se retrouvent sans altération dans l seizième.

En mettant sous les yeux des lecteurs tout le jeu des passions humaines, dans le pays qui s'est le plus longtemps agité pour la liberté, et qui en a recueilli le plus de fruit, je n'ai pas eu en vue de recommander aux peuples une forme précise de gouvernement, mais seulement de faire sentir l'importance, la nécessité de la liberté, pour la vertu et la dignité comme pour le bonheur de l'homme. Cette liberté peut exister dans les monarchies comme dans les républiques, dans les fédérations comme dans la cité une et indivisible. Le devoir étroit de tout prince et de tout citoyen, son devoir envers Dieu et envers les hommes, c'est de faire entrer la garantie de cette liberté dans la forme quelconque du gouvernement existant. Par elle seule les hommes seront des hommes, des êtres susceptibles de vertu et de perfectionnement ; sans elle leur caractère se dégradera, leurs lumières s'obscurciront, leur dévouement fera place au plus vif égoïsme, leur courage à la plus honteuse lâcheté, et leur bonheur, même en le réduisant à la satisfaction des appétits les plus grossiers, ne survivra pas long-temps à leurs vertus.

Toutes les formes de gouvernement ne sont pas sans doute également propres à la liberté ; mais toutes peuvent en recevoir les premiers éléments, et contribuer ainsi, du moins pour un temps, à l'éducation

des peuples qui leur sont soumis. La science politique est encore trop incertaine, et ses axiomes, que nous nommons fastueusement *des principes*, sont encore trop mal arrêtés, pour que le changement d'une forme contre une autre mérite d'être acheté au prix d'une révolution. La tyrannie seule les justifie, parce qu'elle est elle-même une révolution continuelle, et lorsqu'un peuple est condamné à souffrir ses convulsions, il seroit insensé, aussi-bien que coupable, s'il ne cherchoit pas à se délivrer, par une dernière secousse, de la répétition de toutes les autres.

L'histoire de l'Italie au moyen âge nous présente, bien plus que celle d'aucune autre contrée, le jeu de ces combinaisons diverses. Par lesquelles les peuples ont cru assurer leur prospérité. Nous y voyons en même tems des monarchies, des aristocraties, des démocraties, et un grand nombre de modifications de ces trois formes primitives, plus ou moins mêlées entre elles. Aucune, il est vrai, de ces combinaisons n'étoit parfaite, ou ne mériteroit de nous être donnée pour modèle : car la science sociale se perfectionne, et nos constitutions ne mériteront probablement pas davantage de servir de modèle à nos neveux. Toutes cependant sont dignes de fixer nos regards comme de grandes et belles expériences de l'influence de l'ordre sociale sur le caractère du citoyen ; toutes nous montrent la liaison intime et nécessaire de la liberté avec la vertu, du despotisme avec la bassesse ; toutes nous signalent quelque ressort énergique qu'on peut mettre en œuvre, ou quelque danger qu'on peut

éviter ; toutes enfin contribuent aux progrès de cette première des sciences humaines, la haute politique, qui se fonde sur l'expérience pour travailler à l'éducation morale et au bonheur des hommes, et qui est toujours lente dans les résultats, parce que, pour chaque essai d'un principe, il lui faut des siècles et des générations humaines.

Cependant l'histoire d'Italie au moyen âge réunira plus de crimes et de souffrances qu'on n'est accoutumés d'en mettre sous le yeux des lecteurs. Il est rare qu'on ait entrepris l'histoire d'une grande nation, sans une partialité avouée, et une flatterie en quelque sorte officielle. J'ai cherché au contraire la vérité ; et je n'ai point reculé devant ce qu'elle avoit de hideux. Je ne devois aux Visconti et aux Carrare, aux Gonzague et aux Médicis, comme aux républiques de Venise, de Florence, de Pise et de Bologne, que de l'impartialité. Je ne m'en suis jamais écarté ; et je n'ai pas plus dissimulé les excès de la tyrannie chez les uns, que les excès de la licence chez les autres : ou plutôt j'ai montré la tyrannie partout où je l'ai rencontrée ; car il y a tyrannie dans les républiques comme dans les monarchies, dès qu'il y a un pouvoir sans limites qui abuse de ses forces. J'ai lieu de croire cependant que ces scènes sanglantes, ces forfaits ou cette immoralité que je n'ai pas de peindre, tandis que les historiens de France, d'Angleterre et d'Allemagne, les dérobent soigneusement à nos yeux, ont produit sur plusieurs de mes lecteurs un effet auquel j'étois loin de m'atteindre. Dans la lutte des républiques italiennes contre les

tyrans, on n'a retenu que les forfaits de ces derniers, et on rend le cités responsables des excès mêmes contre lesquels elles s'étoient armées. Souvent c'est la liberté qu'on accuse des souffrances et des crimes qui ne furent dus qu'à l'oppression. Certes, ce n'étoit pas dans une république qu'Eccelino livroit jusqu'aux enfans à ses bourreaux, ou que Jean Visconti chassoit aux hommes avec des chiens courans.

L'histoire n'a de valeur que par les leçons qu'elle nous donne sur les moyens de rendre les hommes heureux et vertueux ; et les faits n'ont point d'importance quns ils ne se rattachent pas à des pensées. D'autre part cependant il n'est que trop vrai que l'esprit de système les discipline avec facilité, et que dans les chaos des événemens, il trouveroit toujours quelques exemples à l'appui des théories les plus insensées. J'ai vu souvent la vérité forcée à servir ainsi le mensonge ; et cette charlatanerie si fréquente dans les écrivains superficiels m'a fait sentir plus qu'autre chose tout le prix des détails, toute l'importance d'un examen scrupuleux pour les moindres circonstances. On pourra trouver que je donne une attention trop minutieuse à des événemens comparativement petits ; que je raconte beaucoup de faits qu'on auroit autant aimé ignorer, et que si j'avois renfermé en quatre volumes une narration qui en comprend seize, j'aurois pu tout aussi bien resserrer, dans ce cadre plus étroit, et les grandes leçons de l'histoire, et le développement des principes que j'ai voulu graver dans la mémoire des

lecteurs. Mais l'on oublie qu'en agissant ainsi j'aurois choisi les faits au lieu de les recueillir, et que les conclusions que j'aurois alors présentées, auroient dépendu de l'esprit qui auroit présidé à mon choix, et non des choses elles-mêmes. J'ai au contraire voulu que l'histoire d'Italie se présentât aux yeux du lecteur comme un groupe isolé, qu'il pût en faire le tour, en quelque sorte, et la contempler sous tous ses aspects. Je n'ai point caché les sentimens qui m'avoient animé à cette vue ; mais j'ai voulu laisser au lecteur l'indépendance de ses jugemens. Les faits sont là ; il peut leur donner une autre interprétation, s'ils en sont susceptibles.

Je n'ai point épargné ma peine pour arriver à connoître la vérité. J'ai vécu en Toscane, patrie de mes ancêtres, presque autant qu'à Genève ou en France ; j'ai parcouru neuf fois l'Italie dans diverses directions, et j'ai visité presque tous les lieux qui furent le théâtre de quelque grand événement. J'ai travaillé dans presque toutes les grandes bibliothèques ; j'ai visité les archives de plusieurs ville et de plusieurs couvens. L'histoire de l'Italie est intimement liée avec celle de l'Allemagne : j'ai fait aussi le tour de cette dernière contrée, pour y rechercher les monumens historiques ; enfin je me suis procuré à tout prix les livres qui répandent quelque lumière sur les temps et les peuples que j'ai entrepris de faire connoître. J'ai voulu ensuite mettre mon lecteur à portée de juger sans cesse et mon travail, et le degré de croyance que méritoient les faits que je lui rapportois : aussi j'ai

soigneusement cité mes autorités au bas des pages, et j'ai indiqué avec une attention scrupuleuse l'édition, le livre et la page de l'écrivain sur la fois duquel je m'étois reposé. Cependant lorsque plusieurs noms sont accolés ensemble, il ne faut pas en conclure que le récit de chacun de ceux que je cite est conforme au mien, mais que chacun m'a fourni une circonstance, et qu'en les confrontant les uns aux autres, on pourra retrouver les faits, et juger aussi des règles de critique d'après lesquelles je me suis arrêté au récit que j'ai choisi.

Le nombre de ces historiens originaux est immense ; et presque tous ont écrit dans une langue étrangère. Cette circonstance devrait me fournir quelque excuse aux yeux de ceux qui ne manqueront pas de m'accuser de néologisme et d'incorrection. Ce n'est jamais volontairement, ce n'est jamais sciemment que j'ai quelquefois employé des expressions et des tournures inusitées. Pour remplir la tâche que je m'étois imposée, pour atteindre la vérité que je m'étois engagé à présenter au public, j'ai été obligé de vivre en quelque sorte hors de ma langue maternelle. Dans un travail de huit heures au moins par jour pendant vingt années, j'ai dû habituellement lire et penser en italien ou en latin, et occasionnellement en allemand, espagnol, grec, anglais, portugais et provençal. J'ai dû passer d'une de ces langues à l'autre, sans réfléchir toujours à la forme dont se revêtoit la pensée, sans m'apercevoir presque de la substitution de l'une de ces formes à l'autre. C'est l'habitude qui nous a fait connoître les limites de

	<p>notre propre langue, et qui nous arrête sur un mot nouveau, comme à l'aspect d'un objet inaccoutumé : mais cette habitude n'a guère pu se former en moi ; et la locution que j'avois mille fois rencontrée, j'ai pu la croire française, parce que je m'étois familiarisé avec elle dans un autre idiome.</p> <p>Je sens qu'un auteur doit au public, non point l'aveu de ses fautes, mais un effort constant pour les corriger : aussi j'ai travaillé avec tout le soin dont je suis capable à rendre cette nouvelle édition moins imparfaite. Je me flatte qu'on trouvera en effet le style plus correct ; on y rencontrera aussi un petit nombre de développemens que j'ai crus nécessaires : cependant elle a encore besoin d'indulgence ; peut-être n'implorerai-je pas en vain celle de mes lecteurs.</p>	
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 1 - CAPITOLO 1	TOMO 1 - CAPITOLO 1	TOMO 1 - CAPITOLO 1
<p>p. 1: ces derniers, à sa place, élevèrent un Barbare à la souveraineté, Odoacre</p> <p>p. 2 : ils firent de leur patrie, jadis indépendante, une province de l'Empire d'Allemagne, une province éloignée du siège du gouvernement.</p> <p>p. 3 : La première parut être pour Rome, le dernier terme de l'ignominie ; cependant ce fut depuis cette époque que purent commencer à renaître, chez les Italiens, les vertus et le courage.</p>	<p>p. 1: ces derniers, pour le remplacer, élevèrent un Barbare à la souveraineté : ce fut Odoacre</p> <p>p. 2 : ils réduisirent leur patrie, jadis indépendante, à n'être plus qu'une province éloignée, mais obéissante, de l'Empire d'Allemagne.</p> <p>p. 3 : Toutes deux, en faisant redouter des grands maux, on fait recueillir des avantages inattendus. La première parut être pour Rome, le dernier terme de l'abaissement, toutefois ce fut depuis cette époque que les vertus et le courage, anéantis par le despotisme des Césars, purent</p>	<p>-</p>

<p>p. 8 : mais à cette époque l'empire d'Occident fut divisé en entier entre les nations septentrionales.</p> <p>p. 9 : (2) Théodoric entra en Italie en 489 ; mais il n'en acheva la conquête, par la reddition de Ravenne et la mort d'Odoacre, qu'en 493.</p> <p>p. 10 : considérés que comme des ennemis ou comme des soldats à gages.</p> <p>p. 12 : (1) Narsès mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-quinze ans, en 567, comme il se préparait à se rendre aux ordres de Justin II.</p> <p>p. 13 : qu'ils abandonnèrent aux Huns, leurs alliés, tandis qu'accompagnés par un corps considérable de Saxons, ils prirent la route de l'Italie.</p> <p>p. 13 : et la Pentapole, partie de la Romagne, ainsi que les villes maritimes de l'Italie méridionale.</p> <p>p. 14 : Ainsi, la conquête des Lombards fut, en quelque sorte, pour l'Italie, l'époque de la renaissance des nations. Des principautés indépendantes, des communautés, des républiques, commencèrent à s'agiter de toutes parts .</p> <p>p. 15-16 : et une haine plus violente séparait les deux nations</p> <p>p. 18 : Liutprand fit la conquête de l'exarchat et de la Pentapole ; mais ses successeurs Astolphe et Désidério,</p>	<p>commencer à renaître.</p> <p>p. 8 : mais toutes les provinces qui avaient formées l'empire d'Occident, furent partagées entre les nations septentrionales.</p> <p>p. 9 : (2) Théodoric entra en Italie en 489 ; mais il n'en acheva la conquête, par la prise de Ravenne et la mort d'Odoacre, qu'en 493.</p> <p>p. 9 : considérés comme des ennemis ou comme des soldats à leurs gages.</p> <p>p. 12 : (1) Narsès mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-quinze ans, en 567, comme il se préparait à retourner en Grèce, d'après les ordres de Justin II.</p> <p>p. 12 : qu'ils abandonnèrent aux Huns, leurs alliés, à l'époque où, accompagnés par un corps considérable de Saxons, ils prirent la route de l'Italie.</p> <p>p.13 : la Pentapole de Romagne, et les villes maritimes de l'Italie méridionale.</p> <p>p. 13 : Ainsi, la conquête des Lombards fut, en quelque sorte, pour l'Italie, l'époque de la renaissance des peuples. Des principautés indépendantes, des communautés, des républiques, commencèrent à se constituer de toutes parts.</p> <p>p. 15 : aussi une haine plus violente sépara-t-elle les deux nations</p> <p>p. 18 : Liutprand avait fait la conquête de l'Exarchat e de la Pentapole : ses successeurs Astolphe</p>	
---	---	--

<p>ayant voulu s'emparer aussi du duché de Rome, les papes se mirent sous la protection des princes français.</p> <p>p. 20 : Charlemagne est un des plus grands caractères du moyen âge. Ce monarque acquit sur ses contemporains l'influence d'un homme étranger à son siècle.</p> <p>p. 21 : comme ayant contribué au bonheur des hommes. Charlemagne est comptable à l'humanité du règne de ses successeurs ; de ce neuvième et de ce dixième siècles, les plus désastreux de l'histoire de l'univers ; des guerres civiles des Carlovingiens ; des invasions insultantes des Barbares ; de la foiblesse universelle ; de la désorganisation complète, et du retour de la barbarie, bien plus grande dans la neuvième que dans la huitième siècle (1).</p>	<p>et Désidério voulurent s'emparer aussi du duché de Rome ; alors les papes se mirent sous la protection des princes français.</p> <p>p. 19 : Charlemagne présente un des plus grands caractères du moyen âge. Ce monarque, relativement à ses contemporains, avoit tous les avantages d'un homme étranger à son siècle.</p> <p>p. 20 : comme ayant contribué au bonheur des hommes. Dans l'état de la barbarie où se trouvoit alors l'Europe, les sciences politiques ne pouvoient renaître sans l'attention minutieuse que de petits gouvernements donneraient aux objets qu'ils auroient immédiatement sous les yeux : le bien-être de l'humanité demandoit la division des grands empires en petit peuples. Charlemagne au contraire, forma un seul empire, de nations absolument étrangères d'opinions, de mœurs et de langages. Un si vaste empire ne pouvoit être gouverné par des rois et des ministres ignorans, si ce n'est à l'aide d'un aveugle despotisme. Lorsque le bras puissant de Charlemagne eut cessé de tenir le sceptre, ses successeurs furent écrasés sous un fardeau trop pesant. Mais Charlemagne est comptable envers l'humanité, pour leur avoir imposé ce fardeau : il est comptable du règne de ses héritiers ; de ce neuvième et de ce dixième siècles, les plus désastreux de l'histoire de l'univers ; des guerres civiles des Carlovingiens ; des invasions insultantes des Barbares ; de la foiblesse universelle ; de la désorganisation complète, et du</p>	
---	---	--

<p>p. 23 : la monarchie universelle se seroit probablement maintenue, mais l'Europe auroit perdu les prérogatives qui la distinguent ; elle seroit arrivé plus tôt peut-être à une demi-civilisation, mais elle seroit restée ensuite stationnaire comme la Chine, sans énergie, sans pouvoir, sans gloire, sans génie, sans vertu.</p> <p>p. 23 : En effet, Charlemagne éteignit en quelque sorte son siècle ; il parut seul sur la scène, ses paladins n'existent que dans les romans, et il n'a souffert aucun autre nom distingué parmi ses contemporains, et surtout dans la génération qui le suivit. Le siècle qui l'avoit précédé n'avoit pas été si pauvre en grand hommes. Chacun des peuples que Charles soumit, avoit eu, de même quel les Lombards, des chefs qui auroient mérité de laisser des souvenirs historiques. Avant lui du mois, la moitié de l'espèce humaine en Europe n'étoit pas soumise à un seul chef, ni mue par une seule volonté.</p>	<p>retour de la barbarie, bien plus grande dans la neuvième que dans la huitième siècle (1).</p> <p>p. 23 : la monarchie universelle se seroit probablement maintenue, et son affermissement auroit été un nouveau malheur. L'Europe, en perdant l'émulation de ses états divers, auroit perdu les prérogatives qui la distinguent ; elle seroit arrivé plus tôt peut-être à une demi-civilisation, mais elle seroit restée ensuite stationnaire comme la Chine, sans énergie, sans pouvoir, sans gloire, sans génie, sans vertu.</p> <p>p. 23-24 : En effet, Charlemagne éteignit en quelque sorte toute l'ardeur de son siècle: il avoit concentré tous les intérêts de l'Europe sur un seul théâtre ; il les avoit fait dépendre d'une seule volonté ; il avoit renfermé ses vastes projets dans une seule tête, et il avoit accoutumé ses contemporains à attendre l'impulsion qu'il leur donneroit, plutôt qu'à se combiner avec lui: il parut seul sur la scène; ses ministres, ses généraux, ses agents, ne purent auprès de lui acquérir aucune illustration : ses paladins n'existent que dans les romans; ses successeurs ne méritent aucune gloire. Le siècle qui l'avoit précédé n'avoit pas été si pauvre en grand hommes. Chacun des peuples que Charles soumit, avoit eu, de même quel les Lombards, des chefs qui auroient mérité de laisser des souvenirs historiques. Avant lui du moins, la moitié de l'espèce humaine en Europe n'étoit pas soumise à un seul chef, ni mue par une seule volonté.</p>	
---	---	--

<p>p. 24 : Charles le gros, le dernier des Carolingiens, fut déposé au mois de novembre 887, et il mourut le 12 janvier 888.</p> <p>p. 26 : ce désir d'une liberté républicaine, que nous verrons bientôt paroître dans les villes.</p> <p>p. 31 : Comme tous les princes de l'Europe se regardoient alors comme des princes françois, toutes les guerres qu'occasionna ce partage, prirent le caractère de guerres civiles.</p> <p>p. 34 : A la première invasion des Hongrois, l'an 900, Bérenger, à qui le nom même de ce peuple étoit inconnu, et qui les voyoit arriver jusque devant Pavie, après avoir ruiné la Marche Trévisane, rassembla en hâte tous les vassaux de la couronne, et forma un armée trois fois plus forte que celle des Barbares, à la rencontre desquels il s'avança.</p> <p>p. 39 : Les ordres inférieurs du peuple furent à leur tour appelés à l'action.</p> <p>p. 44 : afin de sentir vivement qu'à une égale distance du despotisme et de la licence, c'étoit la liberté qu'elle devoit chercher.</p> <p>p. 54 : Aucune révolution n'eut jamais une influence plus marquée sur le caractère d'une nation, sur sa constitution, et sur ses destinées à venir, que l'union des deux couronnes d'Allemagne et de Lombardie n'en eut sur les Italiens.</p>	<p>p. 24 : Charles-le-Gros, le dernier des Carolingiens auquel l'Italie eut été soumise, fut déposé au mois de novembre 887, et il mourut le 12 janvier 888.</p> <p>p. 26 : ce désir d'une liberté républicaine, que nous verrons bientôt se manifester dans les villes.</p> <p>p. 31 : Comme tous les princes de l'Europe prétendoient alors être des princes français, toutes les guerres qu'occasionna le partage, prirent le caractère de guerres civiles.</p> <p>p. 34 : Les Hongrois pénétrèrent pour la première fois en Italie en l'an 900 ; ils ravagèrent toute la Marche Trévisane, et s'avancèrent jusqu'à Pavie. Bérenger, à qui le nom même de ce peuple étoit inconnu, rassembla en hâte tous les vassaux de la couronne, et forma une armée trois fois plus forte que celle des barbares, avec laquelle il s'avança à leur rencontre.</p> <p>p. 38-39 : Les villageois, les paysans furent à leur tour appelés à l'action.</p> <p>p. 44 : afin de sentir vivement qu'à une égale distance du despotisme et de la licence, se trouvoit la liberté à laquelle elle devoit s'attacher.</p> <p>p. 53 : Aucune révolution n'eut jamais une influence plus marquée sur le caractère d'une nation, sur sa constitution, et sur ses destinées à venir, que celle qu'exerça sur les Italiens l'union des deux couronnes d'Allemagne et de Lombardie.</p>	
--	---	--

--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 1 - CAPITOLO 2	TOMO 1 - CAPITOLO 2	TOMO 1 - CAPITOLO 2
<p>p. 57 : Les Septentrionaux reconnuent, dans toute les nations qu'ils formèrent, l'existence d'une très-grande inégalité entre les citoyens. Ils la reconnuent, dis-je, plutôt qu'ils ne l'établirent ; car elle étoit pour eux la conséquence nécessaire de leurs conquêtes, et l'effet inévitable de l'état de propriétés. Leur constitution fut telle, qu'elle assura aux citoyens, malgré cette inégalité, une très-grand indépendance.</p> <p>p. 59 : (1) James Harrington, républicain anglais, contemporain de Charles I et de Cromwell, auteur d'un des livres les plus profonds sur le gouvernement, intitulé <i>Oceana</i>.</p> <p>p. 60 : pour les pauvres comme pour les riches.</p> <p>p. 61 : et ils réduiront les cultivateurs, de la condition de propriétaires, à celle de métayers.</p> <p>p. 88 : Charlemagne tira les peuples de cette illusion ; ils reconnuent alors tout ensemble, que l'empire d'Occident n'étoit point une patrie, et que si c'en étoit une, elle ne leur faisoit plus éprouver que de la douleur et de la honte.</p> <p>p. 88 : Chez les nations civilisées et corrompues, la perte de tout esprit</p>	<p>p.56 : Les nations septentrionales reconnuent, dans tous les peuples qu'elles formèrent, l'existence d'une très grande inégalité entre les citoyens. Elles la reconnuent, dis-je, plutôt qu'elles ne l'établirent : car cette inégalité étoit la conséquence nécessaire de la conquête, et l'effet inévitable de l'état des propriétés. La constitution des conquérans fut telle, qu'elle assura aux citoyens, malgré cette inégalité, une très-grande indépendance.</p> <p>p. 58 : (1) James Harrington, républicain anglais, contemporain de Charles I^{er} et de Cromwell, auteur d'un livre ingénieux sur le gouvernement, intitulé <i>Oceana</i>.</p> <p>p.58 : et que les pauvres comme les riches, trouvent chez eux des moyens de vivre dans l'indépendance.</p> <p>p. 60 : et ils réduiront les cultivateurs, de la condition de propriétaires, à celle de métayers, peut-être même à celle de serfs de la glèbe.</p> <p>p. 85 : Charlemagne tira les peuples libres de cette illusion ; ils reconnuent qu'ils ne pouvoient s'intéresser à l'Empire d'Occident comme à une patrie, et que, si c'en est une, elle ne leur faisoit plus éprouver que de la douleur et de la honte.</p> <p>p. 86 : Les nations civilisées et très corrompues sont, en quelque sorte,</p>	-

<p>public est une espèce de mort nationale ; elle réduit les hommes à cet état de dégradation.</p> <p>p. 90 : Mais lorsque la société renferme dans son sein plusieurs associations partielles, un sentiment semblable n'existe point dans leurs chefs ; il n'existe point non plus dans leurs membres.</p> <p>p. 94 : Othon mérite bien plus que Charlemagne le nom de grand homme, ou du moins son règne eut une influence bien plus salutaire.</p>	<p>frappées de mort lorsqu'elles perdent tout esprit public : l'égoïsme réduit alors les hommes à cet état de dégradation.</p> <p>p. 88 : Mais lorsque la société renferme dans son sein plusieurs associations partielles, ce besoin de protection ne se fait plus sentir ni aux chefs ni aux membres divers des corporations réunies.</p> <p>p. 91 : Othon ne fut pas moins grand que Charlemagne ; et du moins son règne eut une influence bien plus salutaire.</p>	
---	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 1 - CAPITOLO 3	TOMO 1 - CAPITOLO 3	TOMO 1 - CAPITOLO 3
<p>p. 132 : Mais peut-être Pepin avoit-il un meilleur titre à la royauté dans l'élection du peuple françois, qu'au patriciat, dans celle du peuple romain.</p> <p>p. 133 : Cependant ces négociations corrompirent les pontifes .</p> <p>p. 145 : Les dames romaines, au milieu de la dégénération universelle, n'avoient rien perdu de leurs charmes, de leur esprit, et par conséquent de leur pouvoir. Au contraire, jamais les femmes n'eurent autant de crédit sur aucun gouvernement, que celles de Rome en obtinrent, dans le dixième siècle, sur celui de leur patrie. On auroit dit que la beauté avoit succédé à tous les droits de l'empire.</p>	<p>p. 129 : Mais l'élection du peuple françois donnoit à Pepin un meilleur titre à la royauté, que l'élection du pontife romain au patriciat.</p> <p>p. 129 : Cependant les papes compromirent leur caractère par ces négociations.</p> <p>p. 140-141 : Les mœurs du moyen âge favorisoient une galanterie mêlée de dignité, que les anciens n'avoient point connue: dans les châteaux, cette galanterie prit une tournure chevaleresque; dans une grande ville, elle s'unit davantage à l'intrigue. A Rome, les femmes, en cherchant à plaire, voulurent aussi exercer du pouvoir ; elles essayèrent de dominer, par leurs amans, l'état, et, avec lui, l'Eglise, qui faisoit partie de l'état ; et elles acquirent plus d'autorité sur les Romains au dixième siècle, qu'on ne leur en vit jamais exercer dans aucun</p>	<p>-</p>

<p>p. 152 : On n'avoit point encore retrouvé l'art, déjà connu des anciens, d'exercer un pouvoir absolu sur une ville dans laquelle on ne résidoit pas, en sorte que toutes les cités devenoient indépendantes.</p> <p>p. 154 : Il est vrai que l'homme qui avoit assuré à la nation son indépendance étoit trop puissant pour la laisser libre ; mais lorsqu'il mourut, son fils Octavien n'héritait que de ses possessions et de ses droits, non du pouvoir illimité du père que la reconnaissance seule avoit attaché au nom de son père.</p> <p>p. 161-162 : les chroniques qui rapportent ces forfaits, n'ont accompagné leur récit d'aucun détail propre à l'expliquer ou à le graver dans notre souvenir.</p> <p>p. 168 : D'autre part, le pouvoir des papes ne se seroit jamais relevé. Les Italiens avoient peu de considérations pour eux.</p> <p>p. 206 : On éprouve quelque satisfaction, en voyant la vengeance du vieux et malheureux Henri.</p> <p>p. 217 : Tant l'empereur que le pape cherchoient à confondre les droits spirituels et temporels : pour les réunir, il falloit l'épuisement d'une longue</p>	<p>autre gouvernement.</p> <p>p. 148 : Il faut que l'organisation sociale soit déjà bien complète, pour qu'une ville gardée par ses propres milices, gouvernée par ses propres magistrats, reconnoisse l'autorité d'un souverain éloigné, qui n'a ni soldats ni archers pour faire exécuter ses ordres. Cette organisation n'existoit pas dans le moyen âge ; et toutes les cités devenoient indépendantes du souverain qui n'y résidoit pas.</p> <p>p. 150 : Il est vrai que l'homme qui avoit assuré à la nation son indépendance étoit trop puissant pour la laisser libre ; mais lorsqu'il mourut, son fils Octavien n'héritait que de ses possessions et de ses droits ; et le pouvoir illimité du père finit avec la reconnaissance et la confiance sans bornes des citoyens.</p> <p>p. 157 : les chroniques qui rapportent ces forfaits, sont trop concises et trop obscures pour que cette histoire scandaleuse ait pu frapper l'imagination, ou se graver par ses détails dans la mémoire.</p> <p>p. 163 : D'autre part, le pouvoir des papes ne se seroit jamais relevé. Les Italiens avoient peu de respect pour eux.</p> <p>p. 199 : On éprouve quelque satisfaction en voyant la vengeance des malheurs du respectable Henri.</p> <p>p. 209-210 : Tant l'empereur que le pape, chacun d'eux cherchoit à confondre les droits spirituels et temporels, pour demeurer maîtres des</p>	
---	--	--

guerre, et l'affoiblissement du fanatisme de leurs partisans, pour que, de part et d'autre, ils voulussent accepter des conditions équitables.	uns comme des autres : il falloit l'épuisement d'une longue guerre, et l'affoiblissement du fanatisme de leurs partisans, pour que, de part et d'autre, ils voulussent accepter des conditions équitables.	
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 1 - CAPITOLO 4	TOMO 1 - CAPITOLO 4	TOMO 1 - CAPITOLO 4
<p>p. 224 : Les villes de la Campanie et de la Calabre ne restoient donc exposée qu'aux attaques moins redoutables des ducs de Bénévent.</p> <p>p. 246 : Tarente, Cosenza, Conza, Capoue, Sora, avec leurs dépendances, et la moitié du comté d'Acerenza.</p> <p>p. 248 : Les républiques grecques de la Campanie étoient les seuls états chrétiens qui eussent une marine sur le Méditerranée.</p> <p>p. 289 : et Boémond, fils de ce mariage, avoit été réduit au rang d'un bâtard.</p>	<p>p. 216-217 : Les villes de la Campanie et de la Calabre ne restoient donc exposées qu'aux attaques moins redoutables des ducs de Bénévent, tandis que leur voisinage de la Grèce leur permettoit d'en recevoir des secours journaliers.</p> <p>p. 238 : Tarente, Cosenza, Capoue, Sora, avec leurs dépendances, et la moitié du comté d'Acerenza.</p> <p>p. 240 : Les républiques grecques de la Campanie, avec les empereurs grecs, étoient les seuls états chrétiens qui eussent une marine sur le Méditerranée.</p> <p>p. 279 : et Boémond, fils de ce mariage, avoit été déclaré bâtard.</p>	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 1 - CAPITOLO 5	TOMO 1 - CAPITOLO 5	TOMO 1 - CAPITOLO 5
<p>p. 312 : les autres dominant la lagune de place en place, comme des bastions avancés pour défendre l'approche de la terre ferme. Ces îles ne sont pas, en général, susceptibles d'une grande culture, mais elles sont placées d'une manière si avantageuse pour la pêche, pour la fabrication du sel, qui se recueille, presque sans travaille, dans certains bas-fonds nommés <i>estuari</i>, pour la navigation et le commerce.</p>	<p>p. 301 : les autres dominant la lagune de place en place, comme des bastions avancés pour défendre l'approche de la terre ferme. D'autres enfin marquent l'enceinte de la lagune, et séparent les bas-fonds de la haute mer. Ces dernières, qu'on nomme l'<i>Aggeré</i>, forment une ligne prolongée et parallèle au rivage, mais coupée par un grand nombre de canaux, qui s'ouvrent pour la plupart</p>	-

<p>p. 337 : La soumission de Narenta fut pour la république un avantage moins grand encore que l'alliance qui l'avoit procurée.</p> <p>p. 342 : En même-temps que la ville de Pise mettoit à profit le terroir fertile de l'Arno et les riches plaines qui l'entourent, celle de Gênes, bâtie sur des montagnes arides, entre des rochers que ne couvre aucune verdure, et une mer que les poissons semblent fuir, n'ayant reçu de la nature qu'un seule faveur, un port aussi sûr qu'il est vaste, Gênes se livroit au commerce et à la marine avec une égale ardeur ; les mêmes arts accumuloient chez elle les mêmes richesses, et elle retiroit du moins de ses montagnes sauvages, le bénéfice d'être séparée du siège de l'empire et de ses oppresseurs.</p> <p>p. 351-352 : et dès le commencement du douzième, les villes maritimes, Pise, Gênes et Venise, déjà puissantes pour être moins susceptibles d'envie, détachèrent leurs intérêts de ceux de l'Italie, et allèrent conquérir dans le</p>	<p>en face de l'embouchure de chaque fleuve. Ces canaux forment autant de ports ouverts à la marine vénitienne, et ils en portent le nom. Les îles, soit de la lagune, soit de l'<i>Aggéré</i> ne sont pas, en général, susceptibles d'une grande culture, mais elles sont placées d'une manière si avantageuse pour la pêche, pour la fabrication du sel, qui se recueille, presque sans travail, dans certains bas-fonds nommés <i>estuari</i>, pour la navigation et le commerce .</p> <p>p. 325 : Quelques avantageuse que fut à la république la soumission de Narenta, l'alliance qui l'avoit procuré lui fut plus profitable encore.</p> <p>p. 329-330 : En même temps que la ville de Pise mettoit à profit le limon fertile que dépose l'Arno, et qu'elle associoit la culture des riches plaines qui l'entourent, avec les expéditions maritimes et le commerce du Levant, celle de Gênes, bâtie sur des montagnes arides entre des rochers que ne couvre aucune verdure, et une mer que les poissons semblent fuir, n'ayant reçu de la nature qu'un seul faveur, un port aussi sûr qu'il est vaste. Les mêmes arts accumuloient chez elle mêmes richesses ; et elle retiroit du moins de ses montagnes sauvages, le bénéfice d'être séparé du siège de l'empire et de ses oppresseurs.</p> <p>p. 339 : et dès le commencement du douzième, Venise se joignit aux deux autres villes maritimes, à Pise et à Gênes, pour seconder le passage des croisés dans la Terre-Sainte, et conquérir, dans le pays des infidèles,</p>	
---	---	--

<p>pays des infidèles, la gloire, la richesse et le pouvoir.</p> <p>p. 370 : Ce pape étoit issu d'une maison illustre de Pise, celle des Gaétan.</p>	<p>la gloire, la richesse et le pouvoir.</p> <p>p. 357 : Ce Pape étoit issu d'une maison illustre de Pise, celle des Caietan.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 7	TOMO 2 - CAPITOLO 7	TOMO 1 - CAPITOLO 7
<p>p. 8 : Son ouvrage est presque le seul monument qui nous soit resté de cette sanglante querelle (1).</p> <p>p. 8 : mais les rapports entre les événemens célébrés par les deux poètes, sont frappans.</p> <p>p. 28 note 3 : Vingt-sept contre dix-neuf. Parmi les premiers, l'évêque de Porto, doyen du sacré collège, et les plus anciens cardinaux. La noblesse et le peuple le favorisoient aussi.</p> <p>p. 28-29 : mais le plus respectables, nous dit-on, s'étoient rangés du parti d'Innocent; plus respectables en ceci, qu'ils ne s'associèrent pas avec une schismatique (1). Tellement le cercle vicieux le plus grossier, le sophisme le plus absurde, sont admis comme des raisonnemens valides dans les disputes de religion.</p>	<p>p. 7 : Son ouvrage est presque le seul monument de cette sanglante querelle qui soit parvenu jusqu'à nous (2).</p> <p>p. 8 : mais les rapports entre les événemens célébrés par les deux poètes sont assez réels.</p> <p>p. 27 note 2 : Vingt-sept contre dix-neuf. Parmi les premiers, on comptoit l'évêque de Porto, doyen du sacré collège, et les plus anciens cardinaux. La noblesse et le peuple favorisoient aussi Anaclet.</p> <p>p. 27: mais le plus respectables, nous dit-on, s'étoient rangés du parti d'Innocent; et on les jugea plus respectables, parce qu'ils ne s'associèrent pas avec une schismatique (3): tant le cercle vicieux le plus grossier, le sophisme le plus absurde, sont admis comme des raisonnemens concluans dans les disputes de religion.</p>	<p>-</p>

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 8	TOMO 2 - CAPITOLO 8	TOMO 1 - CAPITOLO 8
<p>p. 74-75 : Roger, le premier roi normand, étoit mort à Palerme, le 26 février 1153, dans la cinquante-sixième année de son âge, après un règne glorieux.</p>	<p>p. 71 : Roger, premier des rois normands de cette île, étoit mort à Palerme le 26 février 1153, dans la cinquante-sixième année de son âge, après un règne glorieux, mais dont la fin fut lamentable.</p>	<p>-</p>

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 9	TOMO 2 - CAPITOLO 9	TOMO 1 - CAPITOLO 9
<p>p. 96 : Frédéric fit placer sur le haut de cette tour un pierrier, qui, dominant les murs de la ville, causa le plus grand dommage aux assiégés.</p> <p>p. 99: De son côté l'empereur promit que, trois jours après qu'il auroit reçu les otages, son armée s'éloignèrent des murs de Milan, sans avoir eu la permission d'y entrer.</p> <p>p. 130 : Lorsque, dans le mois de septembre, les secondes récoltes, le millet et les fèves (2), commencèrent à murir.</p> <p>p. 130 note 2 : Morena les appelle <i>blava</i> dans son latin barbare ; c'est le biada des Italiens, mot par lequel ils désignent les récoltes d'automne, mais surtout le bled de Turquie et la sagine, qui, je crois, n'étoient pas encore cultivés au douzième siècle. Ou pourroit cependant considérer ce passage comme faisant la preuve du contraire.</p>	<p>p. 90-91 : Frédéric fit placer sur le haut de cette tour une machine à lancer des pierres, qui dominant les murs de la ville, causa les plus grands dommages aux assiégés.</p> <p>p. 94 : De son côté l'empereur promit que son armée n'entreroit point à Milan, et qu'elle s'éloigneroit des murs de cette ville trois jours après qu'on lui auroit livrés les otages convenus.</p> <p>p. 123 : Lorsque, dans le mois de septembre, les secondes récoltes, le millet et le sorgo (2) commencèrent à murir.</p> <p>p. 123-124 note 2 : Moréna les appelle <i>blava</i> dans son latin barbare; c'est le <i>biada</i> des Italiens, mot par lequel ils désignent les récoltes d'automne, mais surtout le millet, le blé de Turquie et le millet africaine ou sorgo (<i>bolcus sorgum</i>). On connoit mal l'époque de l'introduction dans l'agriculture italienne de ces plantes si précieuses pour l'homme ; il est probable cependant que l'Italie a dû ce bienfait, quant au sorgo, aux Arabes cantonnés dans le royaume de Naples, ou aux expéditions maritimes des Pisans, mais que sa culture ne devint pas générale avant le douzième siècle. Quant au blé de Turquie, malgré le nome qu'il porte, c'est une plante d'Amérique, qui ne fut introduite en Europe que dans le seizième siècle.</p>	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 11	TOMO 2 - CAPITOLO 11	TOMO 2 - CAPITOLO 1 [11]

<p>p. 186 : Une république fédérative en Lombardie, n'aurait triomphé de Frédéric Barberousse, que comme put le faire la société lombarde ; mais après son triomphe, elle aurait su bien mieux se mettre à l'abri des factions, des guerres sans objet, de la corruption, et de la tyrannie.</p> <p>p. 206 : Guillaume le quitta ensuite, pour se rendre à Constantinople, où il fut magnifiquement récompensé par l'empereur Manuel Comnène, des secours qu'il avoit donnés à ses protégés (1).</p> <p>p. 244 : Lorsqu'il pouvoit y avoir lieu à contestation sur les droits régaliens, réclamés par les communes, en vertu d'une prescription, il fut convenu que l'évêque chez chaque ville aurait l'autorité de nommer des arbitres.</p>	<p>p. 176 : La société Lombarde remporta la victoire sur Frédéric Barberousse: une république fédérative n'aurait pu rien faire de plus pendant que duroit la guerre; mais après son triomphe, elle aurait su bien mieux se mettre à l'abri des factions, des guerres sans objet, de la corruption, et de la tyrannie.</p> <p>p. 195 : Guillaume le quitta ensuite, pour se rendre à Constantinople, où l'empereur Manuel Comnène, reconnoissant des secours qu'il avoit donnés à ses protégés, l'en récompensa magnifiquement (1).</p> <p>p. 230 : Il fut convenu que dans tous les cas de contestation sur les droits régaliens, réclamés par les communes en vertu d'une prescription, l'évêque de chaque ville aurait l'autorité de nommer des arbitres.</p>	<p>-</p>
--	--	----------

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 12	TOMO 2 - CAPITOLO 12	TOMO 2 - CAPITOLO 2 [12]
<p>p. 264 : et les brigandages, auxquels encore aujourd'hui elle est en proie, sont la conséquence de son antique anarchie, dont on n'a jamais pu la délivrer entièrement.</p>	<p>p. 251 : et les brigandages, auxquels encore aujourd'hui elle est en proie, sont la conséquence de son antique anarchie, que les vice-rois espagnols n'ont fait ensuite que confirmer.</p>	<p>-</p>

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 13	TOMO 2 - CAPITOLO 13	TOMO 2 - CAPITOLO 3 [13]

<p>p. 302-303 : Les papes, élevés à une haute puissance par Charlemagne et ses premiers successeurs, furent appelés à une nouvelle lutte, pour recouvrer leur trône; dans le onzième, le treizième et le seizième siècle: Grégoire VII, Innocent III, et Jules II, sont les hommes qui, à ces trois époques, ont reconquis l'autorité temporelle, et donné un état à l'église. L'établissement d'une puissance du premier ordre, qui souvent a recherché l'alliance des villes libres, qui quelquefois les a opprimées, qui toujours a pris part à toutes leurs révolutions, doit former une partie essentielle de l'histoire de la liberté italienne.</p>	<p>p. 207-208 : Les papes, élevés à une haute puissance par Charlemagne et ses premiers successeurs, furent appelés à une lutte continuelle pour conserver une puissance qui leur échappoit sans cesse. Dans l'onzième siècle, Grégoire VII recouvra une souveraineté que les désordres de ses prédécesseurs avoient anéantie ; dans le treizième, Innocent III rétablit la monarchie de l'église que la grandeur de la maison de Hohenstaufen avoit presque subjuguée. Dès cette époque jusqu'au milieu du seizième siècle, les papes ressaisirent, à plusieurs reprises, tantôt par les armes, tantôt par des perfidies, une domination que leur incapacité, les schismes de l'église, ou les abus du despotisme, laissoient échapper. Jules II fut appelé à conquérir encore le même patrimoine que Grégoire VII et Innocent III avoient déjà soumis. L'établissement d'une puissance du premier ordre, qui souvent a recherché l'alliance des villes libres, qui quelquefois les a opprimées, qui toujours a pris part à toutes leurs révolutions, doit former une partie essentielle de l'histoire de la liberté italienne.</p>	<p>pp.80-81: <i>illustrazione</i> "Mort de Rienzo" [Tony Johannot pinxit]** <i>Dipinto di Johannot reso in incisione da Alfred Revel.</i></p>
--	--	---

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 14	TOMO 2 - CAPITOLO 14	TOMO 2 - CAPITOLO 4 [14]
<p>p. 371 : Aucune gouvernement n'est indépendant des circonstances extérieures ou accidentelles de la nation.</p> <p>p. 399-400 : Le pont étant rétabli, les croisés vinrent camper vis-à-vis du palais de Balcherne. C'étoit une étrange manière d'entreprendre un siège, que de n'être en état de garder qu'une seule des portes de la ville qu'ils attaquoient.</p>	<p>p.352 : Le meilleur gouvernement ne triomphe pas toujours des circonstances extérieures ou accidentelles.</p> <p>p. 379-380 : Le pont étant rétabli, les croisés vinrent camper vis-à-vis du palais de Balcherne. C'étoit une étrange manière d'entreprendre un siège, que de s'attaquer une seule porte, parce que on n'avoit point</p>	<p>-</p>

	assez de monde pour menacer aucune autre partie de la ville, sauf celle qui étoit bâtie sur le rivage.	
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 2 - CAPITOLO 15	TOMO 2 - CAPITOLO 15	TOMO 2 - CAPITOLO 5 [15]
<p>p. 449-450 : Aussi pour compléter les armés n'avoit-on pas besoin d'enrolemens forcés ; la guerre étoit le devoir passager, je dirois presque le plaisir de chaque citoyen ; la guerre, à laquelle chaque année il devoit consacrer quelques jours seulement, pour retourner ensuite à ses occupations accoutumées, mais qu'il ne faisoit jamais sans un sentiment vif de son importance et de la gloire de sa patrie ; la guerre, qui conservoit en lui l'habitude de bravoure qu'il seroit si fâcheux de laisser perdre à la masse du peuple; cette habitude qui cependant n'existeroit plus chez les modernes, si une autre guerre privée qu'on ne connoissoit point alors, si le duel ne maintenoit pas.</p>	<p>p. 428-429 : Aussi pour compléter les armés n'avoit-on pas besoin d'enrôlements forcés ; la guerre étoit le devoir passager, je dirois presque le plaisir de chaque citoyen ; la guerre, à laquelle chaque année il devoit consacrer quelques jours seulement, pour retourner ensuite à ses occupations accoutumées, mais qu'ils ne faisoit jamais sans un sentiment vif de son importance et de la gloire de sa patrie ; la guerre, qui conservoit en lui l'habitude de bravoure qu'il seroit si fâcheux de laisser perdre à la masse du peuple; et sans laquelle les hommes ne sont plus que des êtres dégradés. Il faut vaincre quelque répugnance pour oser dire que la guerre est nécessaire à l'humanité ; que ces guerres privées elle-même que nous nommons duels, conservent chez nous quelques vertus. Cependant on a vu des nations autrefois renommées par leur vaillance, lorsqu'on les a éloignées de tout danger, qu'on leur a interdit l'usage des armes, qu'on a détruit en elles le point d'honneur qui fait braver la mort, perdre avec le courage militaire, la force même qui maintient les vertus domestique: on les a vues avilies dans la paix, par la cause même qui les exposoit à être conquises à la première guerre ; et l'on a pu se convaincre que pour se rendre digne de vivre, l'homme doit apprendre à braver le danger et la mort.</p> <p>Les guerres continuelles entre toutes</p>	

p. 462 : ils occupèrent la ville de Nocera, qui dès-lors a conservé l'épithète de Nocera de Pagani.

p. 498-500 : l'une des plus beaux de tout le poème (2) // (2) Peut-être serait-on curieux de voir un échantillon de la poésie de Sordello, ne fut-ce que pour comparer son provençal à l'italien. Plusieurs morceaux que je n'ai point vus ont été conservés dans un manuscrit de l'an 1254, gardé longtemps dans la bibliothèque de la maison d'Este, et qui peut-être est encore à Modène, où j'ai négligé de le chercher. En voici un autre fort court, qui a été conservé par Pierre Lambeccio, dans ses notes sur l'histoire de Platina. *T. XX Rer. Ital.* p. 681. Il est intitulé : *Tensa de Sordel et de Peyre Guilhem*, ou *Défi de Sordel et de Pierre Guillaume*.

GUILHEM

Que vos en semblan

De la pros contessa preysan ?

Car tout dison et van parlan

Que per s'amor etz ia vengutz,

E quen cujatz esser sos druts

En blanchatz etz por ley canutz.

SORDEL

Peyre Guilhem, tot son affan

Mist Dieu in ley far per mon dan.

Les beutatz que las antratz an

En menz, et el pres son menutz.

Ans fos ab emblanchatz perduutz

Che esso non fus advengutz.

Le reste du poème manque ; mais ceci suffit pour donner un échantillon de la langue, et des premières règles qu'adoptèrent les poètes dans la forme

les villes d'Italie, ne faisoient point payer si chèrement qu'on pourroit le croire cet apprentissage national de bravoure.

p. 441 : où ils occupèrent la ville de Nocéra, qui dès-lors a conservé l'épithète de Nocéra des païens.

p. 475 : l'un des plus beaux de tout le poème (1) // (1) On trouvera plus de détails sur les troubadours, sur leur influence en Italie, et sur Sordel lui-même, dans le premier volume de ma *Littérature du midi de l'Europe*, qui, à plusieurs égards, peut servir de supplément à cet ouvrage.

<p>des strophes et l'entrelacement des vers. En voici la traduction, pour ceux qui ne sont pas très-familiarisés avec nos anciens auteurs.</p> <p>GUILLAUME. Et bien, Sordel, que vous en semble de cette aimable comtesse si prisée ? car tous disent, tous vont répétant que pour son amour vous êtes venu ici ; que vous avez cru pouvoir être son amant, et que pour elle vos cheveux blanchissent et vos forces vous abandonnent.</p> <p>SORDELLO. Pierre Guillaume, Dieu mit en elle tout son travail, pour en faire mon tourment. Les beautés qu'on toutes les autres ne sont rien ; leur prix est peu de chose. Plutôt fussé-je perdu par la vieillesse, que d'avoir éprouvé ce que j'éprouve.</p>		
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 3 - CAPITOLO 16	TOMO 3 - CAPITOLO 16	TOMO 2 - CAPITOLO 6 [16]
<p>p. 20 : Cependant un grand nombre de Guelfes s'étoient retirés dans le château de Montagnone.</p> <p>p. 29 : Ces derniers seuls nous ont été racontés par eux-mêmes qui en furent les témoins.</p> <p>p. 48 : Frédéric attribue au reste, leur irrésolution à une autre cause non moins vraisemblable : leur petit nombre les plaçoit tous si près du trône pontifical.</p> <p>p. 51-52 : Léon de Pérego, moine éloquent, de l'ordre des Franciscains, qui, vers ce temps-là, selon le récit de presque tous les historiens, se créa archevêque lui-même; le chapitre, à qui appartenait l'élection, lui ayant remis,</p>	<p>p. 19 : Cependant un grand nombre de Guelfes s'étoient retirés dans le château de Montagnana.</p> <p>p. 23: la compagnie dite des <i>Vaillans</i>.</p> <p>p. 28 : Ces derniers seuls nous ont été racontés par ceux mêmes qui en furent acteurs ou témoins.</p> <p>p. 46 : Frédéric prétendoit de plus, avec beaucoup de vraisemblance, que leur petit nombre les plaçoit tous si près du trône pontifical.</p> <p>p. 49-50 : Léon de Pérego, moine éloquent, de l'ordre des Franciscains, déjà signalé par son énergie, et qui, vers ce temps-là, selon le récit de presque tous les historiens, étoit parvenu d'une manière extraordinaire</p>	<p>p. 218: la compagnie dite des <i>Vaillants</i>.</p>

<p>comme à un saint homme, dépourvu d'ambition, le droit de désigner un nouveau prélat (1). Frère Léon, depuis ce moment, embrassa tous les préjugés de l'aristocratie, avec toute la violence de son ame de feu.</p> <p>p. 52 : Indépendamment des discordes civiles, l'animosité des villes, les unes contre les autres, suffisoit pour maintenir la guerre dans toute la Lombardie, sans que l'empereur s'en mêlât.</p>	<p>à l'archevêché de Milan : le chapitre, à qui appartenoit l'élection, le jugeant un saint homme, dépourvu d'ambition, lui remit le droit de désigner un prélat; et frère Léon déclara qu'il ne connoissoit personne de plus digne que lui-même de l'épiscopat (1).</p> <p>p. 50 : Non-seulement chaque ville de Lombardie étoit partagée entre deux factions, toujours prêtes à renouveler leurs combats avec un même acharnement, chaque ville ressentoit aussi contre la ville voisine, une haine ou une jalousie qui rendoit la paix impossible ou de peu de durée. On combattoit partout en même temps dans la haute Italie, même sans que l'empereur s'en mêlât.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 3 - CAPITOLO 18	TOMO 3 - CAPITOLO 18	TOMO 2 – CAPITOLO 8 [18]
<p>p. 150 : que son père, en mourant, avoit laissé l'ordre à ses proches de se soumettre entièrement à l'église;</p> <p>p. 159 : où ils prirent quelque repos.</p>	<p>p. 145 : que son père, en mourant, avoit laissé l'ordre à ses proches de se réconcilier avec l'Eglise aux conditions qu'elle dicteroit elle-même.</p> <p>p. 154 : où ils prirent quelque repos (1) // (1) Manfred traversoit alors cette plaine à perte de vue, absolument déserte, et réservée aujourd'hui au pâturage des moutons voyageurs, qu'on nomme le <i>Tavoliere di Puglia</i>. Vénosa et Lucéria sont toutes deux bâties sur des éminences et hors de ses limites : mais à moitié chemin entre ces deux villes, au milieu du désert, on remarque encore, et l'on voit même sur les cartes de Zannoni, un refuge nommé <i>palazzo d'Ascoli</i>, où le noble voyageur se reposa sans doute dans cette nuit critique, bien sûr de n'y pas</p>	-

<p>p. 178 : Telle fut la constitution que les Florentins se donnèrent au milieu du tumulte d'une sédition, et sous laquelle cependant ils firent pendant dix ans les plus grandes choses (1).</p>	<p>rencontrer un seul être humain.</p> <p>p. 172 : Telle fut la constitution que les Florentins se donnèrent au milieu du tumulte d'une sédition; elle suffit pour les rendre capables des actions les plus nobles pendant les dix ans qu'elle se maintint (1).</p>	
---	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
<p>TOMO 3 - CAPITOLO 20</p>	<p>TOMO 3 - CAPITOLO 20</p>	<p>TOMO 2 - CAPITOLO 10 [20]</p>
<p>p. 255-256 : Nous n'avons entrepris d'écrire l'histoire que des seuls peuples libres d'Italie ; et, comme nous avançons au travers des siècles, chaque génération nous enlève quelqu'une des nations qui appartenoient à notre sujet. Ainsi le vent qui roule les flots de sable de la Lybie, les pousse lentement sur l'Egypte ; l'arène brûlante couvre des champs jadis fertiles, elle assiège Alexandrie, elle chasse devant elle la population, les arts et la culture, et resserre, chaque année, la terre habitable, dans le pays qui fut autrefois le jardin de l'univers.</p> <p>Nous rechercherons, dans ce chapitre, les causes de la décadence des républiques lombardes, et les circonstances de leur asservissement. Nous aurons encore à rendre compte de quelques efforts qu'elles firent plus tard, pour se relever de l'oppression ; mais nous sommes près d'avoir terminé la tâche que nous nous étions imposée à leur égard. Dans le reste de cet ouvrage, nous aurons sans doute à nous occuper des seigneurs della Torre, Visconti et della Scala ; cependant ce sera désormais comme de princes ennemis, dont les intrigues peuvent troubler nos républiques, et qui ne nous importe plus de faire connoître que dans leurs rapports immédiats avec</p>	<p>p. 246 : Nous rechercherons, dans ce chapitre, les causes de la décadence des républiques lombardes, et les circonstances de leur asservissement. Nous aurons encore à rendre compte de quelques efforts qu'elles firent plus tard, pour se relever de l'oppression ; mais nous sommes près d'avoir terminé la tâche que nous nous étions imposée à leur regard. Bientôt nous n'aurons plus à rendre compte que des intrigues, des guerres et des crimes de quelques chefs qui les asservirent. Ces crimes, si nous n'y prenons garde, pourroient nous faire illusion sur l'état moral de toute la contrée ; ils furent nombreux, ils furent effroyables : mais les forfaits des Visconti, des la Scala et des Gonzague, sont les fruits de la tyrannie, et non pas ceux de la liberté.</p>	<p>-</p>

<p>elles. Le défaut majeur de nôtre sujet, celui qui a fait renoncer de bien plus habiles que nous, à écrire l'histoire de l'Italie, le manque d'unité diminue déjà, et cessera enfin entièrement. Dans le reste de ce siècle, nous n'aurons plus à nous occuper que d'un corps de républiques, tantôt divisé, tantôt réuni par les mêmes intérêts. Parvenus au siècle suivant, nous trouverons ce corps composé de moins de membres; et, loin d'être obligés de recourir à quelque artifice, pour faire marcher ensemble l'histoire de cinq ou six républiques puissantes, il ne dépendroit pas même de nous de la séparer entièrement.</p> <p>p. 259 : et l'on ne laissa entr'eux et les tyrans, d'autre différence que la durée limitée de leurs dominations.</p>	<p>p. 249 : et l'on ne laissa entr'eux et les tyrans, d'autre différence que la durée limitée de leurs fonctions.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 3 - CAPITOLO 21	TOMO 3 - CAPITOLO 21	TOMO 2 – CAPITOLO 11 [21]
<p>p. 361-362 : Mais Manfred ne vouloit pas se soumettre davantage à l'humiliation de reculer devant un ennemi, auquel chaque succès assuroit de nouveaux partisans, et qui, jusqu'alors, avoit toujours su se procurer des munitions par le pillage des campagnes. Il divisa donc sa cavalerie en trois brigades, la première, de douze cents chevaux allemands, commandée par le comte Galvano; la seconde, de mille chevaux toscans, lombards et allemands, commandée par le comte Giordano Lancia; la troisième, qu'il commandoit lui-même, étoit forte de quatorze cents chevaux</p>	<p>p. 347-348 : Le royaume de Naples semble extrêmement propre à la guerre de chicane, parce qu'il est coupé dans tous les sens par des hautes montagnes, et que les défilés, les forêts, les rivières opposent des obstacles sans nombre à l'agresseur. Cependant il a presque toujours été gagné ou perdu par une seule bataille, parce que le caractère des habitans est une circonstance plus décisive encore que la nature du pays, lorsqu'il s'agit d'une guerre nationale. C'est par l'enthousiasme que l'héroïsme des chefs éveille dans la foule ; c'est par la reconnaissance du peuple pour les</p>	-

<p>appuliens et sarrasins.</p>	<p>bienfaits d'un bon gouvernement ; c'est par l'amour de la liberté, ou la vivacité du point d'honneur, qu'une nation peut se défendre : si ces qualités lui manquent, la nature lui prodigeroit en vain ses fortifications pour la couvrir. Manfred ne vouloit pas se soumettre davantage à l'humiliation de reculer devant un ennemi, auquel chaque succès assuroit de nouveaux partisans, et qui, jusqu'alors, avoit toujours su se procurer des munitions par le pillage des campagnes. Il divisa donc sa cavalerie en trois brigades, la première, de douze cents chevaux allemands, commandée par le comte Galvano; la seconde, de mille chevaux toscans, lombards et allemands, commandée par le comte Giordano Lancia; la troisième, qu'il commandoit lui-même, étoit forte de quatorze cents chevaux appuliens et sarrasins.</p>	
--------------------------------	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 3 - CAPITOLO 22	TOMO 3 - CAPITOLO 22	TOMO 2 - CAPITOLO 12 [22]
<p>p. 421-422 : L'espérance que le bey de Tunis se feroit chrétien</p> <p>p. 461: à Cépérano.</p>	<p>p. 405 : L'espérance que le roi de Tunis se feroit chrétien.</p> <p>p. 443-444 : à Cépérano (2) // (2) Ces deux châteaux, bâtis tous deux sur la route que les empereurs suivoient communément pour se rendre de Florence à Naples, sont éloignés l'un de l'autre de 125 miles. C'étoit donc la largeur qu'ils accorderoient aux états de l'Eglise. Une désignation si vague comprenoit seulement le patrimoine de Saint-Pierre et la Campagne de Rome ; mais elle laissoit dans le doute les limites septentrionales des mêmes états. Radicofani est un château-fort, sur une montagne, aux extrémités de l'état de Sienne, où finit aujourd'hui la</p>	<p>pp. 518-519: <i>illustrazione</i> "LES VEPRES SICILIENNES" [Tony Johannot pinxit – A. Revel sc.]*-- <i>Dipinto di Johannot reso in incisione da Alfred Revel</i></p>

	<p>domination du grand-duc de Toscane. En quittant ses roches pelées et hideuses, on passe le petite rivière Paglia, et l'on entre à Ponte-Centino, sur les terres volcaniques et dans l'atmosphère pestilentielle des états de l'Eglise. Cépérano est la dernière forteresse du pape, sur les bords de la rivière Fribéno, et en suivant la route aujourd'hui moins fréquentée de Frosinone, Aquino et San-Germano, pour entrer dans les royaume de Naples.</p>	
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 4 - CAPITOLO 23	TOMO 4 - CAPITOLO 23	TOMO 3 - CAPITOLO 1 (23)
-	-	pp.24-25: <i>illustrazione</i> "Ugolini" [Tony Johannot pinxit – A. Revel sc.]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 4 - CAPITOLO 24	TOMO 4 - CAPITOLO 24	TOMO 2 – CAPITOLO 2 (24)
<p>p. 86 : A Vestia, où il débarqua.</p> <p>p. 116 : s'étoit acquis une haute réputation, par la conquête de toute la Flandre.</p> <p>p. 143-144 : C'est alors que pour la première fois, la nation et le clergé s'ébranlèrent pour défendre les libertés de l'Eglise gallicane. Avides de servitude, ils appelèrent <i>liberté</i> le droit de sacrifier jusqu'à leur conscience aux caprices de leurs maîtres, et de repousser la protection qu'un chef étranger et indépendant leur offroit contre la tyrannie. Au nom de ces libertés de l'église, on refusa au pape le droit de prendre connaissance des taxes arbitraires que le roi levoit sur son clergé ; de l'emprisonnement arbitraire de l'évêque de Pamiers ; de la saisie arbitraire des revenus</p>	<p>p. 83 : A Viesti, où il débarqua.</p> <p>p. 111 : s'étoit acquis une haute réputation en réduisant le comte de Flandre à implorer la clémence du roi.</p> <p>p. 137-141 : C'est alors que, pour la première fois, la nation et le clergé s'ébranlèrent pour défendre les libertés de l'Eglise gallicane. La première origine de ces libertés n'a rien de bien noble ou de bien digne de respect : car ce n'étoit pas l'indépendance des églises, ou celle des consciences, pour lesquelles la couronne engagea les prélats français à protester ; elle les arma seulement en faveur des prérogatives du monarque, contre les prétentions du chef de l'Eglise. La nation française est la première chez qui l'affection pour le souverain se soit confondue</p>	-

<p>ecclésiastiques de Rheims, de Chartres, de Laon, de Poitiers ; on refusa au pape le droit de diriger la conscience du roi, de lui faire des remontrances sur l'administration de son royaume, et de le punir par les censures ou l'excommunication, lorsqu'il violoit ses sermens (1). Sans doute la cour de Rome avoit manifesté une ambition usurpatrice, et les rois devoient se mettre en garde contre sa toute-puissance; mais il auroit été trop heureux pour les peuples, que des souverains despotiques reconnussent encore au-dessus d'eux un pouvoir venu du ciel, qui les arrêtoit dans la route du crime ; et si les papes, au lieu de tomber dans la dépendance de Philippe le bel, étoient restés toujours ses supérieurs, la France se seroit sauvé tout au moins l'opprobre de la condamnation des templiers.</p>	<p>avec le devoir ; le culte de la famille régnante sembloit avoir quelque chose de sacré, et l'on osoit l'opposer à la religion elle-même. Les prélats empruntèrent ces sentiments des chevaliers ; et ils conservèrent un dévouement à la couronne, que chez les autres nations on ne trouvoit pas dans leur ordre. Au reste, ce dévouement n'étoit pas désintéressé : ils tenoient du prince tous leurs bénéfices, ne pouvoient en attendre de lui de nouveaux ; et quand ils se faisoient les champions de l'autorité arbitraire, ils se croyoient sûrs qu'elle ne s'exerceroit qu'en leur faveur.</p> <p>Quoi qu'il en soit, les prêtres français, qui, pendant plusieurs siècles, se trouvèrent en lutte avec l'Eglise romaine, avoient donné un sens bien étrange à ce nom de liberté qu'ils invoquoient : ils ne songèrent point, et les conseils, les parlemens n'aspirèrent point à l'invoquer pour eux-mêmes; ils la confièrent toute entière à ce <i>maître</i> au nom et par l'ordre duquel ils la réclamoient : empressés de sacrifier jusqu'à leur conscience aux caprices du monarque, ils repoussèrent la protection qu'un chef étranger et indépendant leur offroit contre la tyrannie; ils refusèrent au pape le droit de prendre connaissance des taxes arbitraires que le roi levoit sur son clergé ; de l'emprisonnement arbitraire de l'évêque de Pamiers ; de la saisie arbitraire des revenus ecclésiastiques de Reims, de Chartres, de Laon, de Poitiers ; ils refusèrent au pape le droit de diriger la conscience du roi, de lui faire des remontrances sur l'administration de son royaume, et de le punir par les censures ou</p>	
--	---	--

l'excommunication, lorsqu'il violoit ses sermens (1). Sans doute la cour de Rome avoit manifesté une ambition usurpatrice, et les rois dévoient se mettre en garde contre sa toute-puissance ; mais il auroit été plus heureux pour les peuples, que des souverains despotiques reconnussent encore au-dessus d'eux un pouvoir venu du ciel, qui les arrêât dans la route du crime : si les papes, au lieu de tomber dans la dépendance de Philippe-le-Bel, avoient trouvé des prêtres qui fissent entendre leur voix à sa conscience, la France se seroit sauvé peut-être l'opprobre de la condamnation des Templiers.

D'autre parte, c'est un phénomène bien remarquable, dans toute espèce d'opposition, qu'elle ennoblit toujours le caractère et fortifie la raison. Il y avoit eu peut-être quelque chose de bien servile dans les sentimens primitifs des prélats courtisans, qui inventèrent le nom de libertés gallicanes, pour augmenter la prérogative royale : toutefois de leurs efforts pour Philippe, il résulta un sentiment de vraie liberté. Il suffit de dire au clergé français qu'il avoit des droits, pour lui donner le sentiment de sa dignité, et le désir de la soutenir par des vertus ; il suffit de lui montrer que l'autorité qui le régissoit, avoit des limites, pour lui faire examiner, d'un œil plus philosophique et ses fonctions, et ses devoirs. Les rois de France purent presque toujours, à leur gré, et d'après une politique toute mondaine, engager leur clergé dans le schisme, ou l'en retirer ; le brouiller au nom des conciles avec la cour de Rome, ou le réconcilier : mais le roi ne recouroit jamais à son clergé sans

	<p>réveiller en lui la faculté d'examen et le sentiment de l'indépendance ; il ne trouvoit en lui de la force que parce qu'il lui prêtoit des habitudes républicaines ; et ces libertés gallicanes, que les courtisans d'un tyran avoient inventées, furent la cause première de cette supériorité qu'on ne peut méconnoître dans le clergé français sur toute le reste du clergé catholique.</p> <p>Quant au sentiment par lequel le peuple français s'associa à ces querelles de son roi et de son clergé avec la cour de Rome, on en peut rendre raison par des motifs plus purs et plus désintéressés. Ce n'étoit ni la flatterie ni le desir de parvenir aux faveurs de la cour, qui faisoient de ce débat une querelle nationale, mais bien un sentiment d'indépendance de peuple à peuple, et l'indignation qu'éprouve une nation généreuse, lorsqu'elle se voit soumise à un souverain étranger- L'honneur de la France sembloit compromis par l'obéissance du roi au Saint-Siège, et l'intrusion de prélats italiens dans les Eglises françaises blessoit l'orgueil de tout le peuple. Aussi les représentans de la France, les états-généreaux et les parlemens, se montrèrent-ils toujours zélés pour les libertés gallicanes, et rejetèrent-ils avec dédain le frein qu'un autre pouvoir que le leur prétendoit imposer à l'autorité monarchique.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 4 - CAPITOLO 25	TOMO 4 - CAPITOLO 25	TOMO 3 - CAPITOLO 3 (25)
-	-	pp.124-125: <i>incisione di Dante Alighieri, autrice Mme. Furnier</i>

ED 1	ED 2	ED 3
------	------	------

TOMO 4 - CAPITOLO 26	TOMO 4 - CAPITOLO 26	TOMO 3 - CAPITOLO 4 (26)
<p>p. 212 : Ce qui empêchoit ces petits Etats de jouir du repos qu'une forme monarchique de gouvernement semble assurer plus efficacement qu'aucune autre, c'est que cette forme n'étoit garantie encore par aucune loi ou par aucune opinion publique.</p>	<p>p. 207 : On est accoutumé à considérer le gouvernement monarchique, comme garantissant aux peuples plus de repos et de sécurité : c'est même le dédommagement qu'on leur présente toujours en compensation des droits qu'on les invite à sacrifier. Il s'en faut bien cependant que les principautés de Lombardie jouissent d'une tranquillité égale à celle des républiques; mais leur organisation n'étoit encore garantie ni par les lois ni par l'opinion publique.</p>	<p>-</p>

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 4 - CAPITOLO 28	TOMO 4 - CAPITOLO 28	TOMO 3 - CAPITOLO 6 (28)
<p>p. 400 : Ce ne fut pas le seul parti guelfe qui se trouva fortifié à Padoue, par le massacre de Guillaume Novello du camp Saint-Pierre, et l'expulsion des Gibelins, ses partisans; la faction aristocratique prit aussi plus d'ascendant sur cette république. Pendant plus d'un demi-siècle, Padoue étoit demeurée fidèle à l'église, et l'aristocratie favorisait toujours le parti qu'une ville avoit suivi le plus long-temps. Cependant les chefs du gouvernement n'appartenoient point à d'anciennes familles; c'étoit Pierre d'Alticiano, avocat, et Ronco Agolanti.</p>	<p>p. 389 : Lorsque Guillaume Novello du camp Saint-Pierre, avoit été massacré à Padoue, et que les Gibelins, ses partisans, avoient été exclus de la ville, on n'avoit vu d'abord dans cet événement, qu'un triomphe du parti guelfe; néanmoins ses conséquences furent surtout d'augmenter l'ascendant de la faction aristocratique sur la république. Pendant plus d'un demi-siècle, Padoue étoit demeurée fidèle à l'Eglise, et l'aristocratie favorisait toujours le parti qu'une ville avoit suivi le plus long-temps. Cependant les chefs du gouvernement, Pierre d'Alticiano, avocat, et Ronco Anglanti,, n'appartenoient pas à d'anciennes familles.</p>	<p>-</p>

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 5 - CAPITOLO 29	TOMO 5 - CAPITOLO 29	TOMO 3 - CAPITOLO 7 (29)
<p>p. 7 : Considérer une vaste contrée, ou une partie du monde, comme un corps social, dont les Etats indépendans sont les citoyens; reconnoître que</p>	<p>p. 7 : Cet fut la gloire des républiques d'Italie de nous avoir enseigné à considérer une vaste contrée, ou une partie du monde comme un corps</p>	<p>-</p>

<p>l'oppression d'un seul de ces citoyens est une violation des droits de tous ; que la destruction d'un Etat est un meurtre qui menace la vie de tous les autres ; se convaincre que, dans une association sans autorité centrale, chaque individu est obligé à concourir de toutes ses forces au maintien de la justice et du droit de gens ; sentir enfin que le devoir exige qu'on attire sur soi un mal immédiat, et qu'on s'engage dans une guerre qui peut paroître étrangère, pour empêcher l'oppression d'autrui, plutôt que de permettre un acte de violence, et de laisser les rapports sociaux dégénérer en brigandage ; c'est un bel et noble système que les républiques d'Italie étoient seules dignes d'enfanter ; c'est appliquer, autant qu'il est possible, la plus parfaite des organisations sociales au plus grand des corps politiques.</p>	<p>social, dont les états indépendans sont les citoyens ; à reconnoître que l'oppression d'un seul de ces citoyens est une violation des droits de tous ; que la destruction d'un état est un meurtre qui menace la vie de tous les autres ; à nous convaincre que, dans une association sans autorité centrale, chaque individu est obligé à concourir de toutes ses forces au maintien de la justice et du droit des gens ; à sentir enfin que le devoir exige qu'on attire sur soi un mal immédiat, et qu'on s'engage dans une guerre qui peut paroître étrangère, pour empêcher l'oppression d'autrui, plutôt que de permettre un acte de violence, et de laisser les rapports sociaux dégénérer en brigandage : ces républiques élèverent ainsi un bel et noble système qu'elles étoient seules dignes d'enfanter ; elles appliquèrent, autant qu'il est possible, la plus parfaite des organisations sociales au plus grand des corps politiques.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 5 - CAPITOLO 30	TOMO 5 - CAPITOLO 30	TOMO 3 – CAPITOLO 8 (30)
<p>p. 88: cependant on leur abandonnoit toujours plus le soin de défendre les Etats, parce que leur valeur et leur connoissance de l'art militaire augmentoient chaque jour leur supériorité sur les troupes nationales. Castruccio ayant obtenu ce renfort aux dépens des Florentins, se hâta d'en profiter pour porter la guerre chez eux.</p>	<p>p. 86 : Cependant on leur abandonnoit toujours plus le soin de défendre les états. Un général, s'il n'avoit pas dans son armée un corps d'élite de ces troupes mercenaires, n'osoit prendre aucune confiance dans le reste : les soldats des villes doutoient d'eux-mêmes et de leurs camarades, dès qu'ils ne voyoient point à leur côté une troupe plus exercée, pour diriger la première attaque ou former la réserve. Les <i>Condottieri</i>, faisant de la guerre leur métier, et allant à la première paix chercher dans de nouveaux pays de nouveaux combats, n'avoient pas</p>	<p>--</p>

	<p>seulement l'avantage qu'on a reconnu en tout temps dans les troupes de ligne sur les milices ; ils formoient une troupe de ligne toute particulière, pour laquelle l'état de guerre ne cessoit jamais.</p> <p>Castruccio, fortifié aux dépens de Florentins, par la désertion de Fontanabuona, se hâta d'en profiter pour porter la guerre chez eux.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 5 - CAPITOLO 31	TOMO 5 - CAPITOLO 31	TOMO 3 - CAPITOLO 9 (31)
<p>p. 143 : Mais de fortes contributions perçues par les ordres du monarque, apprirent suffisamment aux citoyens qu'ils n'avoient point recouvré l'avantage de se gouverner par eux-mêmes.</p>	<p>p. 140-141 : Mais de fortes contributions perçues par les ordres du monarque, apprirent suffisamment aux citoyens qu'ils n'avoient point recouvré l'avantage de se gouverner par eux-mêmes. D'ailleurs les républiques fondées par des rois, et contenues sous leur protection, réussirent rarement à mériter l'affection des peuples Nous verrons encore plus d'une fois dans cette histoire, et l'on a vu ailleurs des princes se déclarer les restaurateurs de la liberté, dans quelque ville qu'ils enlevoient à d'anciens rivaux : mais alors même ils redoutèrent toujours l'énergie du peuple, bien plus encore que l'animosité de leur ennemis; et ils se bornèrent tous, comme Louis de Bavière à Milan, à remplacer le pouvoir d'un seul par celui d'une oligarchie dépendante d'eux: ils ne donnèrent comme lui, aux républiques qu'ils constituoient, qu'une tyrannie à plusieurs têtes, défiante au-dedans, imbécille au-dehors, et propre seulement à déshonorer la liberté dont elle profanoit le nom.</p>	-

ED 1	ED 2	ED 3
-------------	-------------	-------------

TOMO 6 - CAPITOLO 38	TOMO 6 - CAPITOLO 38	TOMO 4 – CAPITOLO 4 (38)
<p>p. 8 : que les semailles des grains de printemps et des bleds de Turquie ne réussirent pas mieux que celles de l'automne.</p> <p>p. 27 : Mais on les accusoit d'avoir malversé dans l'administration des deniers publics, d'où leur vint le nom de <i>Raspanti</i>; et cette accusation qui prévenoit contre eux le peuple, jointe à leur brouillerie avec les capitaine-général, pouvoit, d'un moment à l'autre, les faire exclure de toutes les places.</p>	<p>p. 8 : que les semailles des grains de printemps et des millets (1) ne réussirent pas mieux que celles de l'automne. // (1) Les historiens florentins employent les mot de <i>brada</i> pour désigner tous les grains semés au printemps, pour la nourriture de l'homme, qui ne sont pas des céréales; aujourd'hui ils entendent surtout par ce mot le blé de Turquie; mais les botanistes assurent que ce grain n'étoit pas connu avant la découverte de l'Amérique.</p> <p>p. 26 : Mais on les accusoit d'avoir malversé dans l'administration des deniers publics, d'où leur vint le nom de <i>Raspanti</i>; et cette accusation qui prévenoit contre eux le peuple, jointe à leur brouillerie avec les capitaine-général, pouvoit, d'un moment à l'autre, les faire exclure de toutes les places (2) // (2) <i>Raspate</i> veut dire enlever en grattant; et figurément, faire sa main, voler dans une administration.</p>	<p>pp. 92-93: <i>illustrazione</i> "La peste de Florence" [<i>Tony Jobannot pinxit; Audibran sculpsit</i>]**<i>Fran. Adolphe Bruneau Audibran attivo 1810-1865</i></p>

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 6 - CAPITOLO 41	TOMO 6 - CAPITOLO 41	TOMO 4 - CAPITOLO 7 (41)
<p>p. 146-147 : Les côtes de la Barbarie n'étoient point alors désolées comme elles le sont aujourd'hui; la marine des Chrétiens pourvoyoit à la sûreté de la navigation dans la Méditerranée, et les Africains n'abandonnoient pas le commerce et l'agriculture; pour la piraterie et le brigandage. Philippe Doria, après avoir fait préparer à Trapani, des échelles murales et des machines de guerre, entra dans la rade de Tripoli, l'une des villes le plus riches et le plus commerçantes de cette côte.</p>	<p>p. 138-139 : Les côtes de la Barbarie n'étoient point alors désolées comme elles le sont aujourd'hui: les Maures avoient conservé ou regagné leur indépendance; et le honteux gouvernement des brigands étrangers qui règnent sur celles belles contrées, après avoir été enrôlés dans la lie du peuple à Constantinople, n'avoit pas commencé. Aussi les Africains ne songeoient point encore à la piraterie; ils suivoient avec ardeur le commerce, l'industrie manufacturière et l'agriculture; ils possédoient toujours</p>	<p>-</p>

<p>p. 149 : L'or fit oublier le brigandage et la perfidie par lesquels cet or même avoit été acquis (1).</p>	<p>plusieurs écoles célèbres, et ils avoient conservé le goût des études, encouragées sous les règnes glorieux des premier Miramolins. Jamais les Musulmans ne s'étoient élevés jusqu'à la liberté, mais parmi les descendans des Arabes, il s'étoit conservé quelque chose de l'ancienne indépendance du désert ; et dans sa décadence, l'Afrique étoit encore bien loin de l'état d'oppression où elle gémit aujourd'hui. Philippe Doria, instruit des révolutions qui venoient d'y éclater, et assuré qu'un peuple énervé par le despotisme n'étoit plus en état de défendre les richesses qu'il possédoit encore, ne se fit point scrupule d'user de trahison envers des infidèles avec lesquels il étoit en paix. Après avoir fait préparer à Trapani des échelles murales et des machines de guerre, il entra dans la rade de Tripoli, l'une des villes les plus riches et les plus commerçantes de cette côte.</p> <p>p. 142 : L'or fit oublier le brigandage et la perfidie par lesquels cet or même avoit été acquis ; et les prêtres s'empressèrent d'étouffer les remords des hommes d'état.(1)</p>	
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 6 - CAPITOLO 44	TOMO 6 - CAPITOLO 44	TOMO 4 – CAPITOLO 10 (44)
<p>p. 276 : et remettre généreusement aux royaume de Naples les dédommagemens auxquels une sentence pontificale lui donnoit des droits.</p>	<p>p. 263 : et remettre généreusement aux royaume de Naples les dédommagemens auxquels une sentence pontificale lui donnoit des droits. Il nous reste, à le voir après dix ans de repos, menacer l'Italie d'une invasion nouvelle, inonder de ses escadrons demi-barbares, les plaines de la Vénétie, et introduire un nouveau système de guerre parmi les peuples policés, en leur faisant sentir</p>	-

	les avantages d'une bonne cavalerie légère.	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 7 - CAPITOLO 48	TOMO 7 - CAPITOLO 48	TOMO 4 - CAPITOLO 14 (48)
p. 9 : il citera quelquefois au tribunal de Dieu, tel roi, pour être un faussaire ; tel prince, pour être un impudique ou un assassin.	p. 9 : Il citera quelquefois au tribunal de Dieu, tel roi, pour être un faussaire ; tel prince, pour être un impudique ou un assassin (1). // (1) Cette indépendance que la souveraineté donne aux papes ne peut pas, il est vrai, appartenir également à toutes les périodes de la civilisation. Elle fut entière durant une partie du moyen âge, lorsque aucun souverain n'avoit des grands trésors ou des grandes armées, et qu'un potentat pouvoit être arrêté une année au siège d'un misérable château ; cette équilibre une fois rompu, le pape ne fut plus qu'un petit prince entre des rivaux puissans, et les provinces qui dépendoient de lui ajoutèrent encore à sa servitude. On n'est pas sûr de faire fléchir un religieux en le persécutant, mais bien un petit prince en lui faisant la guerre. Dès-lors la puissance temporelle des pontifes, au lieu de défendre la spirituelle, a servi au contraire à l'enchaîner ; et lorsqu'on a condamné des provinces autrefois florissantes à languir sous la fatale administration des prêtres, on n'a pas seulement sacrifié leurs habitans à un prétendu avantage européen, on a soumis encore le gardien de la foi à toute armée qui peut envahir ses frontières, à toute flotte qui peut menacer ses rivages.	

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 7 - CAPITOLO 51	TOMO 7 - CAPITOLO 51	TOMO 5 – CAPITOLO 1 (51)
p. 207 : et Vettore Pisani, qui s'étoit réfugié à Venise avec sept vaisseaux	p. 199 : et Vettor Pisani, qui s'étoit réfugié à Venise avec sept vaisseaux	-

seulement, fut jeté en prison à son arrivée, comme s'il étoit responsable de sa mauvaise fortune (2).	seulement, fut jeté en prison à son arrivée, comme si sa mauvaise fortune avoit été la conséquence de ses fautes (1).	
---	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 8 - CAPITOLO 59	TOMO 8 - CAPITOLO 59	TOMO 5 - CAPITOLO 9 (59)
p. 65 : Aussi l'indiscipline des troupes mercenaires.	p. 63-64 : Ainsi l'indiscipline des troupes mercenaires.	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 8 - CAPITOLO 60	TOMO 8 - CAPITOLO 60	TOMO 5 - CAPITOLO 10 (60)
p. 139 : un grand repas leur étoit préparé pour le 26 juillet 1406.	p. 134 : un grand repas leur étoit préparé pour le 18 juillet 1406.	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 8 - CAPITOLO 61	TOMO 8 - CAPITOLO 61	TOMO 5 - CAPITOLO 11 (61)
p. 205-206 : Ils prirent et rasèrent la forteresse où le légat avoit laissé garnison ; ils repoussèrent cependant Charles Malatesti, qui vouloit profiter de cette révolution pour leur enlever plusieurs châteaux, et, par l'entremise des Florentins, ils conservèrent au pape Jean XXIII leur obédience spirituelle, en le dépouillant de la souveraineté (1).	p. 199 : Ils prirent et rasèrent la forteresse où le légat avoit laissé garnison ; ils repoussèrent avec courage Charles Malatesti, qui vouloit profiter de cette révolution pour leur enlever plusieurs châteaux. La ligue pouvoit être mise en danger par cette révolution: les Florentins se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs aux Bolognais pour les réconcilier au pape; ils obtinrent d'eux en effet la promesse de rester sous son obédience; tandis que Jean XXIII reconnut leur liberté (1).	-
p. 228 : Facino Cane mourut peu d'heures après jurant que, s'il avoit vécu, il auroit vengé la mort du fils de son maître (1).	p. 221 : Facino Cane mourut peu d'heures après jurant que, s'il avoit vécu, il auroit vengé la mort du fils de son maître, et du légitime souverain de la Lombardie (1).	

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 8 - CAPITOLO 63	TOMO 8 - CAPITOLO 63	TOMO 5 - CAPITOLO 13 (63)
p. 332 : Ce traité fut conclu, entre les deux souverains, le 8 avril 1321 (1).	p. 321 : Ce traité fut conclu entre les deux souverains, le 8 avril 1421 (1).	-
p. 334 : et de se retirer à Rimini, auprès	p. 323 : et de se retirer à Rimini,	

<p>de son frère (2).</p> <p>p. 339 : surtout leurs soldats étoient frappés de terreur, ils avoient appris à connoître avec quels hommes ils avoient combattu ; des hommes qui juroient, avant de marcher à la guerre, de ne jamais reculer du champ de bataille, de ne jamais se rendre, et de ne jamais abuser de leur victoire, on déshonorant les femmes ou les filles des vaincus (2).</p>	<p>auprès de son frère. Jusqu'alors Visconti avoit traité avec une extrême dureté les princes et les capitaines que le sort des armes livroit entre ses mains ; et Louis de Fermo, conduit prisonnier à Milan, n'y arrivoit pas sans une vive inquiétude. Mais Philippe-Marie prétendoit quelquefois aussi à la grandeur d'âme; il vouloit qu'on pût dire de lui, qu'il relevoit avec facilité un prince de la même main dont il l'avoit renversé. Il combla son prisonnier de présens, et le remit en liberté sans rançon. La fortune lui donna occasion de pratiquer trois fois, dans le cours de son règne, et sur des captifs toujours plus importants, ce même acte de générosité (2).</p> <p>p. 328 : surtout leurs soldats étoient frappés de terreur: ils avoient appris à connoître avec quels hommes ils venoient de combattre; des hommes qui juroient, avant de marcher à la guerre, de ne jamais se rendre, et de ne jamais abuser de leur victoire, en déshonorant les femmes ou les filles des vaincus (2).</p>	
--	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 9 - CAPITOLO 66	TOMO 9 - CAPITOLO 66	TOMO 5 - CAPITOLO 16 (66)
p. 3 : Le moindre examen suffit pour répondre à ce reproche, car il fait voir que rien ne dure sur la terre, et que l'histoire de l'univers est celle d'une lutte acharnée du temps contre les ouvrages des hommes.	p. 3 : Ceux qui accusent d'instabilité les républiques devroient faire le même reproche à toute autre forme de gouvernement ; en effet, rien ne dure sur la terre, et l'histoire de l'univers est celle d'une lutte acharnée du temps contre les ouvrages des hommes.	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 9 - CAPITOLO 72	TOMO 9 - CAPITOLO 72	TOMO 6 - CAPITOLO 6 (72)

p. 319 : après leur avoir pris leurs armes et leurs habits, plutôt que de garder une multitude de captifs dont le nombre égalait presque celui des vainqueurs (1).	p. 311 : après leur avoir pris leurs armes et leurs habits, plutôt que de garder une multitude de captifs dont le nombre égalait presque celui de ses propres guerriers (3).	-
--	--	---

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 11 - CAPITOLO 86	TOMO 11 - CAPITOLO 86	TOMO 7 - CAPITOLO 5 (86)
p. 114 : et qu'ils arment tout un peuple pour se défendre. Mais pour que le reproche de dissimulation n'entache pas la réputation des conspirateurs	p. 111-112 : et qu'ils arment tout un peuple pour se défendre. Harmodius et Aristogiton, Pélopidas, Timoléon, Dion, les deux Brutus, tous ceux que l'antiquité a célébrés comme les restaurateurs des libertés usurpées, dissimulèrent. Mais pour que le reproche de dissimulation n'entache pas la réputation des conspirateurs	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 11 - CAPITOLO 89	TOMO 11 - CAPITOLO 89	TOMO 7 - CAPITOLO 8 (89)
-	p. 273 : et la consécration de Jean de Médicis fut différée jusqu'au commencement de l'année 1492.	p. 233 : et la consécration de Jean de Médicis fut différée jusqu'au commencement de l'année 1462.

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 11 - CAPITOLO 90	TOMO 11 - CAPITOLO 90	TOMO 7 - CAPITOLO 9 (90)
-	-	pp. 288-289: <i>illustrazione</i> "Laurent de Médicis" [Bosselman sc.]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 12 - CAPITOLO 91	TOMO 12 - CAPITOLO 91	TOMO 7 - CAPITOLO 10 (91)
-	-	pp. 326-327: <i>illustrazione</i> "Raphael" [Bosselman sc.]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 13 - CAPITOLO 101	TOMO 13 - CAPITOLO 101	TOMO 8 - CAPITOLO 6 (101)
-	-	pp. 260-261 : <i>illustrazione</i> "Alexandre VI (Borgia)" [T. Johannot pt. Geoffroy sc.]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 13 - CAPITOLO 103	TOMO 13 - CAPITOLO 103	TOMO 8 - CAPITOLO 8 (103)
p. 313 : elle préféra se retirer à Ferrare,	p. 313 : elle préféra se retirer à	-

où d'anciennes alliances de famille lui donnoient des droits à la compassion et à l'assistance (1).	Ferrare, où d'anciennes alliances de famille lui donnoient des droits à la compassion et à l'assistance du prince régnant (1).	
---	--	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 14 - CAPITOLO 106	TOMO 14 - CAPITOLO 106	TOMO 8 - CAPITOLO 11(106)
p. 28 : pour rentrer sur les frontières milanoises (1).	p. 28 : pour rentrer dans l'enceinte du Milanez (1).	p. 469 : pour rentrer dans l'enceinte du Milanais (1).

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 14 - CAPITOLO 108	TOMO 14 - CAPITOLO 108	TOMO 9 - CAPITOLO 2 (108)
p. 143 : pour ne pas laisser ce royaume à la discrétion d'un monarque victorieux qui conservoit sur lui des prétentions.	p. 143 : pour ne pas laisser ce royaume à la discrétion d'un monarque victorieux qui conservoit des prétentions sur les provinces qu'on lui avoit ravies.	pp. 60-61: <i>illustrazione</i> "Machiavel" [Mme Fournier sc]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 14 - CAPITOLO 110	TOMO 14 - CAPITOLO 110	TOMO 9 - CAPITOLO 4 (110)
-	-	pp. 152-153 : <i>illustrazione</i> "Jules II" [Nargeot sc]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 14 - CAPITOLO 113	TOMO 14 - CAPITOLO 113	TOMO 9 - CAPITOLO 7 (113)
p. 457 : et Léon n'hésita point à désavouer son agent (2).	p. 457 : et Léon n'hésita point à désavouer cet évêque (2).	pp. 290-291: <i>illustrazione</i> "Léon X"

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 15 - CAPITOLO 114	TOMO 15 - CAPITOLO 114	TOMO 9 - CAPITOLO 8 (114)
p. 61 : Giovanni Antracino	p. 61 : Giovanni Autracino	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 15 - CAPITOLO 115	TOMO 15 - CAPITOLO 115	TOMO 9 - CAPITOLO 9 (115)
p. 123 : Pescaire fit rappeler le marquis de Guasto.	p. 123 : Pescaire fit rappeler le marquis de Vasto.	-

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 16 - CAPITOLO 121	TOMO 16 - CAPITOLO 121	TOMO 10 - CAPITOLO 3(121)
p. 5 : sous les ordres de Babbone de Bersighella p. 6 : le vicomte de Turenne, ambassadeur du roi auprès d'eux, leur	p. 5 : sous les ordres de Babbbone de Brisighella p. 6 : le vicomte de Turenne, ambassadeur du roi auprès d'eux, leur	-

<p>en avoit donné l'assurance.</p> <p>p. 19 : Le prix moyennant lequel le pape consentoit à pardonner toutes ces injures, c'étoit l'engagement que prenoient ces hommes féroces d'en infliger de semblables à la ville où il avoit vu le jour.</p> <p>p. 23 : Les ennemis du gonfalonier affirmèrent qu'il avoit donné à Anton-Francesco Albizzi, sans la participation de la seigneurie et des Dix de la guerre, l'ordre de se retirer.</p> <p>p. 35 : Moroni sembloit suivre le succès plutôt qu'un but déterminé.</p>	<p>en avoit donné l'assurance de l'appui de sa cour.</p> <p>p. 19 : Le pape consentoit à pardonner toutes ces injures, pourvu que ces hommes féroces prissent l'engagement d'en infliger de semblables à la ville où il avoit vu le jour.</p> <p>p. 23 : Les ennemis du gonfalonier affirmèrent que c'étoit sans la participation e la seigneurie et des Dix de la guerre, qu'il avoit donné à Francesco Albizzi l'ordre de se retirer.</p> <p>p. 35 : Moroni sembloit suivre la chance du succès plutôt qu'un but déterminé.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 16 - CAPITOLO 122	TOMO 16 - CAPITOLO 122	TOMO 10 - CAPITOLO 4(122)
<p>p. 85: Aucune proposition ne pouvoit être mise en délibération que par eux ; aucune ne pouvoit passer en loi sans leur assentiment formel.</p> <p>p. 96 : Lorenzino, beaucoup plus distingué par son esprit et son goût pour les lettres, que par ses mœurs ou son caractère, avoit vécu dans les plaisirs.</p> <p>p. 105 : il cachoit la jalousie du pouvoir la plus soupçonneuse, l'ambition la plus démesurée, la dissimulation la plus profonde.</p> <p>p. 106 : Cependant le duc de Florence avoit adressé aux cardinaux les protestations les plus respectueuses.</p>	<p>p. 85: Aucune proposition ne pouvoit être mise en délibération que par le doge ; aucune pouvoit passer en loi sans son assentiment formel.</p> <p>p. 96 : Lorenzino, qui auroit mérité de l'estime par son esprit et son goût pour les lettres, si ses mœurs ou son caractère ne l'avoient pas dégradé, avoit vécu dans les plaisirs.</p> <p>p. 105 : il cachoit l'ambition la plus démesurée, la dissimulation la plus profonde, et il repussoit tout partage de son pouvoir avec la jalousie la plus soupçonneuse.</p> <p>p. 106 : Cependant le duc de Florence avoit adressé aux cardinaux florentins les protestations les plus respectueuses.</p>	-

p. 112 : ramenant prisonniers dans leur propre patrie, un individu, tout au moins, de chacune des familles illustres de l'ancienne république.	p. 112 : ramenant prisonniers dans leur propre patrie, les hommes les plus marquans de l'ancienne république. Il n'y avoit pas une des familles illustres de Florence, dont un membre tout au moins n'eût été pas fait captif à Montémurlo.	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 16 - CAPITOLO 123	TOMO 16 - CAPITOLO 123	TOMO 10 - CAPITOLO 5(123)
-	-	pp. 234-235 : <i>illustrazione</i> "Le Tasse"

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 16 - CAPITOLO 124	TOMO 16 - CAPITOLO 124	TOMO 10 - CAPITOLO 6(124)
p. 303 : Son alliance auroit assuré aux Espagnols la conquête de tout le Milanez.	p. 303 : Il faisoit entendre aux Espagnols que son alliance leur assureroit la conquête de tout le Milanez.	pp. 250-251 : <i>illustrazione</i> "Masaniello" [Tony Jobannot pinxit; Gouttière sc.]

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 16 - CAPITOLO 126	TOMO 16 - CAPITOLO 126	TOMO 10 - CAPITOLO 8(126)
<p>p. 355 : Une grande partie des campagne est soumise encore aujourd'hui à la culture la plus savante, en même temps que la plus dispendieuse.</p> <p>p. 368 : les modernes, comment on pourroit se passer de rois.</p> <p>p. 377 : et l'on vit dans les momens de révolution, les républiques adopter les usages et les principes des princes absolu.</p> <p>p.386 : C'est une boisson enivrante, c'est le nectar des dieux : une fois qu'un mortel en a goûté, il dédaigne toute nourriture humaine.</p> <p>p. 401 : Si nous devons regarder</p>	<p>p. 355 : Une grande partie des campagnes est soumise encore aujourd'hui à la culture la plus savante, à celle qui exige les avances les plus considérables.</p> <p>p. 368 : les modernes n'ont pu comprendre comment on pourroit se passer de maîtres.</p> <p>p. 377 : e l'on vit, dans les momens de révolution, les républiques adopter les usages et les principes des gouvernemens absolus.</p> <p>p. 386 : Elle fait sur les hommes l'effet que les poètes attribuoient au nectar des dieux : une fois qu'un mortel en a goûté, il dédaigne toute nourriture humaine.</p> <p>p. 401 : Si nous devons regarder</p>	-

<p>comme le meilleur gouvernement celui qui procure à tous les citoyens les plus de jouissances et de bonheur, il sera juste de tenir compte de l'amusement constant d'une nation, puisque sans doute le gouvernement qui lui procure cette agréable occupation de l'esprit, contribue plus à son bonheur que celui qui lui assureroit toutes les jouissances physiques.</p>	<p>comme le meilleur gouvernement celui qui procure à tous les citoyens les plus de jouissances et de bonheur, il sera juste de tenir compte de l'amusement constant auquel se livre une nation. Ne regardons pas cette considération comme futile; elle appartient au contraire à un ordre d'idées élevé, à la recherche du bonheur moral, plutôt que matériel. Le gouvernement qui procure à l'esprit de tous les citoyens une occupation agréable, contribue plus à leur félicité que celui qui lui assureroit toutes les jouissances physiques.</p>	
--	---	--

ED 1	ED 2	ED 3
TOMO 16 - CAPITOLO 127	TOMO 16 - CAPITOLO 127	TOMO 10 - CAPITOLO 9(127)
<p>p. 413 : elle a ses bases dans la religion et la conscience, elle porte avec elle sa propre conviction.</p> <p>p. 440 : On motivoit cet effroyable aménagement des supplices.</p> <p>p. 441-442 : et réduisant celle-ci à ne plus jouir qu'en fidéicommiss d'un droit limité par la volonté de leur ancêtres.</p> <p>p. 445 : A mesure que le temps s'écoule entre l'occasion d'un procès et sa décision.</p> <p>p. 459 : cette flexibilité à toutes les formes nouvelles.</p>	<p>p. 413 : elle a ses bases dans la raison et dans la conscience, elle porte avec elle ses preuves qui opèrent notre conviction</p> <p>p. 440 : On motivoit cette effroyable accumulation des supplices.</p> <p>p. 441-442 : et réduisant celle-ci à ne plus jouir qu'en fidéicommiss d'une possession limitée par la volonté de leur ancêtres.</p> <p>p. 445 : A mesure que le temps s'écoule entre la naissance d'un procès et sa décision.</p> <p>p. 459 : cette flexibilité à prendre toutes les formes nouvelles.</p>	<p>-</p>